

Vincent van Gogh - un trouble sévère d'attachement

Yvon Gauthier¹

Vincent van Gogh est né un an exactement après la naissance d'un frère mort-né que les parents avaient aussi nommé Vincent. Plusieurs de ses biographes (Nagera, 1963; Lubin, 1972; Michel, 2013) considèrent que ce fait serait à l'origine des problèmes graves qui ont marqué toute sa vie: Vincent aurait été un « enfant de remplacement » qui se serait fait imposer l'image idéale du premier-né et aurait ainsi apporté de grandes déceptions à ses parents, étant incapable de se conformer à cet idéal.

Les auteurs de la plus récente biographie de van Gogh (Van Gogh. The Life. Naifeh et Smith, 2011)² ne retrouvent aucune évidence que ce hasard ait eu une telle importance. Pour eux, cette idée est un fantasme des commentateurs plutôt qu'une réalité. Leur étude des premières années de Vincent fait plutôt ressortir une profonde inadéquation entre un enfant obstiné, indiscipliné et étrange et les désirs de conformité d'une mère elle-même élevée dans un milieu très conformiste. On y décrit un rejet précoce de cet enfant : « Sa propre mère, Anna, ne comprit jamais Vincent. Les excentricités de son fils aîné mettaient depuis toujours à rude épreuve sa conception profondément conventionnelle du monde » (Naifeh et Smith, 17). « Elle s'inquiétait des idées étranges et 'idéalistes' qui l'animaient; il lui reprochait son esprit étriqué et insensible. L'incompréhension céda à l'impatience, l'impatience à la honte et la honte à la colère... Il ne cessa pourtant jamais de réclamer son approbation» ((Naifeh et Smith,17,18).

Il semble bien par ailleurs que le père, pasteur solitaire dans plusieurs petits villages à la frontière des Pays-bas et de la Belgique, très centré sur la prédication de la vie morale et sur l'importance d'une vie familiale bien réglée, n'a pu compenser l'incompréhension maternelle. De graves confrontations ont été très fréquentes entre lui et son fils, mais il y a aussi évidence qu'il a été, tout au long des années, le parent visiblement plus impliqué dans la vie de son fils. Mais les deux parents étaient très liés dans l'esprit de Vincent: « ...Pa et Moe me considèrent comme un personnage à moitié étranger, à moitié assommant, et rien de plus, alors que, de mon côté, je me sens tout perdu, tout isolé quand je me retrouve à la maison » (187, 15 avril 1882).

¹ Professeur Émérite (Psychiatrie), Université de Montréal; Membre, Société Canadienne de Psychanalyse. Je remercie les membres du Groupe de Psychanalystes d'Enfants de la Société Canadienne de Psychanalyse, à qui ce texte a été présenté le 31 janvier 2015, particulièrement le Docteur Michel Grignon. Leurs commentaires judicieux ont été très utiles dans la préparation du texte ici publié. Je remercie aussi le Professeur Bernard Golse, Chantal Clouard, Sylvie Séguret et Bérengère Beauquier, responsables de la rubrique « Art et Psychanalyse » de m'avoir offert de publier ici ce manuscrit encore inédit.

² Ces auteurs ont mis dix ans à préparer et écrire cette biographie. Ils ont oeuvré en étroite collaboration avec les conservateurs du Musée Van Gogh à Amsterdam. Ils ont ainsi eu accès à tous les documents conservés dans les archives du Musée, et en particulier, avant même leur publication en 2009, à la plus récente traduction des lettres de Vincent par l'un des conservateurs du Musée, Leo Jansen. Cette correspondance demeure la source principale de ce que nous connaissons de Vincent van Gogh.

Dans ce contexte familial où l'enfance de Vincent semble avoir été marquée d'insatisfactions profondes, Théo, son frère de 4 ans plus jeune, en est venu à jouer à partir de la fin de l'adolescence un rôle parental, que l'on peut qualifier à la fois de maternel et paternel. Cette relation entre les deux frères s'était élaborée très tôt durant les premières années de vie commune à la maison; ils partageaient la même chambre et Vincent était celui qui enseignait à Théo les jeux et connaissances qu'il maîtrisait déjà. La correspondance considérable entretenue entre les deux frères depuis 1872 - Vincent est alors âgé de 19 ans - jusqu'à sa mort en 1890 à l'âge de 37 ans, nous ouvre aux problèmes complexes de Vincent, à son évolution, et à l'intensité de leur relation (Gallimard, 1990)³.

À mesure que l'on avance dans la connaissance de la vie de Vincent, particulièrement fondée sur cette correspondance, avec son frère Théo surtout, mais aussi avec sa famille et quelques artistes proches comme Gauguin, on découvre que la courte vie de ce grand artiste, profondément marquée par l'insécurité et la solitude, s'est aussi jouée autour d'une recherche constante d'affection, de rapprochement, d'amitié, et de la peur d'être abandonné. On observe aussi chez lui un fréquent besoin de jouer un rôle parental, en protégeant ceux qu'il voyait comme tristes et abandonnés, tels les ouvriers du charbon en Belgique où il s'était installé durant une phase religieuse vouée au travail missionnaire, et les femmes en deuil ou abandonnées qu'il a fréquentées.

Tous les diagnostics ont été avancés pour expliquer la vie profondément perturbée de Vincent: psychose, schizophrénie, psychose maniaco-dépressive, etc. Dans cet essai où je tente de résumer les grandes étapes de la vie de Vincent, je propose plutôt que nous sommes en présence d'une dynamique qui s'est organisée à partir d'une histoire d'attachement profondément perturbée, sans doute précocement, et que finalement Vincent a souffert d'un trouble sévère d'attachement.

Le milieu familial et les années d'enfance

Vincent a grandi dans un milieu familial où la religion occupait une très grande place. Son père était pasteur, et sa mère, Anna, avait aussi été profondément influencée par l'idéal protestant. Mariée tardivement à 32 ans, on la décrit comme 'sans humour et portée à la mélancolie' (Naifeh et Smith, 16): « Le monde est une place pleine de troubles et d'inquiétudes, qui lui sont inhérents » écrit Anna à son fils Théo (1875). C'était une famille très unie, les six enfants ont été

³ Les lettres de Vincent à Théo ont été éditées par la femme de Théo après sa mort, et il y a eu plusieurs éditions depuis. Je connaissais bien l'édition publiée en 1990 (van Gogh, Vincent, Gallimard (1990), et c'est celle utilisée pour les très nombreux extraits cités dans ce texte, toujours suivis du numéro de la lettre et de la date. L'édition plus récente publiée chez Actes Sud en 2009 a été réalisée sous les auspices du van Gogh Museum, Amsterdam et du Huygens Institute, La Haye. C'est cette édition qui a été utilisée par les traducteurs en français de cette biographie, pour les citations de la correspondance entre Vincent et Théo. Cette édition ne m'était pas accessible au moment de la préparation de mon travail. J'ai pu cependant, tout au long de mon travail, consulter le site internet créé par Naifeh et Smith - www.vangoghbiography.com - accessible seulement en anglais, où les deux auteurs, dans leurs très nombreuses notes, comparent constamment les textes de l'édition originale avec cette nouvelle traduction.

élevés très proches les uns des autres, et il a été difficile pour chacun d'entre eux de se séparer de la maison familiale. Toutes les fêtes, religieuses et nationales, étaient l'occasion de festivités, particulièrement celle de Noël. Anna avait appris le piano, elle était intéressée par la lecture et à la peinture, elle a enseigné le dessin à chacun de ses enfants. Elle aimait beaucoup les fleurs, la « beauté de la nature, création de Dieu » revient souvent dans les lettres du père et de la mère.

Mais tout cela se déroulait dans un climat de grande rigidité: « La génération d'Anna avait fait du devoir une religion, et chez les van Gogh comme dans bien des familles néerlandaises, on vouait un culte à une 'sainte trinité' domestique: Devoir, Bienséance et Fermeté » (Naife & Smith, 42). Tous les enfants ont grandi dans cette atmosphère où on avait toujours peur de ne pas atteindre l'idéal. Le père, pourtant, pouvait à l'occasion exprimer la crainte d'aller trop loin en ce sens: Vincent se rappelait, plusieurs années après avoir quitté la maison, cette prière de son père « préservez-nous d'un excès de remords» (95, 5 mai 1877).⁴

Le premier enfant d'Anna était mort-né, mais selon la coutume de la bourgeoisie du temps, elle exigea une pierre tombale sur laquelle furent inscrits l'inscription biblique : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu », l'année : 1852, et le nom de l'enfant : Vincent van Gogh. Un deuxième enfant est né le même jour de l'année suivante - 30 mars 1853 - il fut nommé Vincent Wilem en l'honneur des deux grands-pères.⁵

C'est dans ce climat très complexe que s'est développé Vincent. Toutes les sources le décrivent, dès sa première enfance, comme « obstiné, turbulent, têtu, revêche, entêté, caractère difficile...colères homériques» - ajoutons «difficile à supporter, contrariant, tapageur, querelleur » et enfin « étrange, un curieux personnage » (Naifeh et Smith, 50)⁶ . Il serait graduellement devenu un « enfant étrange » : il était solitaire, se mêlait peu aux autres enfants, passait beaucoup de temps à lire. Il n'aimait pas rendre visite aux amis avec sa famille, il faisait plutôt de longues marches seul dans la campagne. Ayant développé un grand intérêt pour les insectes, les oiseaux, les fleurs, sa chambre devint le lieu de collections dont il prenait grand soin. Anna sa mère n'acceptait pas ses marches solitaires, et ces comportements et activités se déroulaient dans un contexte familial qui les condamnait. Il semble y avoir eu chez lui un élément de provocation qui a fait de Vincent l'enfant le plus souvent et le plus sévèrement puni. Il est assez clair que ce type de provocation a continué tout au long de la vie de Vincent: « C'est à croire qu'il cherche par

⁴ Il écrit aussi quelques années plus tard : « Il n'y a pas d'incroyants plus endurcis, plus terre-à-terre que les pasteurs, sinon les femmes de pasteurs...mais il arrive que des pasteurs possèdent un coeur humain sous une cuirasse d'airain » (161, novembre 1881).

⁵ On n'a retrouvé qu'une lettre, datée août 3, 1877, où Vincent (24 ans) fait allusion à ce frère, lettre adressée à son ancien patron suite à la mort de sa fille, mais sans parler de coïncidence de date de naissance (Naifeh et Smith, 23, note 99).

⁶ Il s'agit des témoignages de ceux qui, après la mort de Vincent, se rappellent de lui enfant. Naifeh et Smith décrivent ces témoignages comme «récits familiaux remarquables par leur extrême retenue » (Naifeh et Smith, 50).

tous les moyens à se créer des problèmes...C'est une grande contrariété pour notre âme », écrit le père à Théo (2 mars 1878).

Vincent a gardé de son enfance des souvenirs vivaces qu'il exprimait ainsi dans une lettre de 1883 : « Ma jeunesse a été sombre, froide et stérile par suite de cette influence du rayon noir ». Il explique dans cette même lettre ce qu'il entend par rayon noir : « ...j'ai essayé de t'expliquer que la façon de voir de Pa, ainsi que celle de Tersteeg que je trouve plus ou moins identique, n'ont pu m'apaiser; que j'ai fini par me rendre compte qu'il existe quelque chose comme un rayon blanc et un rayon noir, et que leur lumière me paraissait noire et conventionnelle en comparaison avec la douce ironie de Millet et Corot, par exemple...oublions que notre jeunesse fut sombre et à contre-fil, cherchons dorénavant la douce lumière pour laquelle je ne connais pas d'autre nom que le rayon blanc ou la bonté. » (347, décembre 1883).

Vincent a été seul avec sa mère pendant 2 ans, jusqu'à la naissance de sa soeur Anna. Mais on n'a aucun document qui nous apprenne ce qui s'est vraiment passé entre Vincent et sa mère durant sa première enfance. On sait cependant qu'il passait beaucoup de temps avec les enfants plus jeunes de sa famille, il leur faisait la lecture, jouait au parent avec eux⁷ - Théo a sans doute été celui avec qui il a particulièrement adopté ce rôle, on verra plus loin l'importance de sa relation avec lui. Il est demeuré très attaché au village de Zundert où il a passé ses premières années avec ses parents.

« Un profond attachement liait le garçon à sa mère » en viennent à écrire ses derniers biographes (Naifeh et Smith, 49). Il devenait ému à la vue d'une mère proche de son enfant : « Lorsque j'aperçois dans la bruyère une pauvre femme portant un enfant sur les bras ou serré contre sa poitrine, mes yeux se mouillent » (324, 1883). On verra que la recherche de l'image maternelle sera au cœur de la vie de Vincent – image maternelle très ambivalente que l'on retrouve dans « L'histoire d'une mère », ce conte d'Andersen que Vincent aimait raconter chaque fois qu'il se trouvait en présence d'enfants : une mère qui passe à travers de nombreuses épreuves pour retrouver son enfant que la Mort est venu chercher, et qui, devant le choix qui lui est présenté d'un enfant qui va au Paradis ou d'un enfant dont la vie sera « toute de détresse, de deuil, d'épouvante et de misère », choisit le Paradis, comme si elle ne pouvait accepter pour lui la difficile exploration de l'avenir (Andersen, 1848)⁸.

Les premières séparations

Les années d'apprentissage scolaire de Vincent seront marquées de fréquents comportements rebelles, d'ennui et éventuellement, du besoin de se retrouver à la maison. Il a fréquenté l'école du village à peine un an et demi, il y était souvent battu pour ses mauvais coups, ce qui le conduisait à se sauver dans la nature. Ses parents n'ont pas accepté longtemps cette insubordination chroni-

⁷ Vincent est en train de montrer des gravures aux enfants » (lettre du père à Théo, 17 juin 1876).

⁸ Naifeh et Smith ouvrent leur biographie en racontant ce fait.

«

que et ont décidé de le scolariser à la maison, où son père et une gouvernante ont été, pendant trois ans, les professeurs de Vincent, l'enseignement religieux occupant évidemment une place centrale.

Mais Vincent demeure un enfant difficile, il est envoyé en pension dès l'âge de 11 ans où il réussit bien. C'est là qu'il apprendra les rudiments du français et de l'anglais. Mais il s'y sent très seul et abandonné, et ne pense qu'à retourner à la maison pour les réunions familiales au moment des fêtes comme Noël. Il est placé dans un deuxième pensionnat à l'âge de 13 ans, il y ressent les mêmes émotions, solitude, ennui, nostalgie: « Quand nous avons passé devant Zevenbergen (où Vincent fut en pension), j'ai pensé au jour où vous m'y avez conduit et où, debout sur le peron auprès de M. Provily, je regardais votre voiture s'en aller sur la route mouillée. Et aussi à la soirée où pour la première fois mon père est venu me voir. Et encore à ce premier retour chez nous, pour Noël (60, 17 avril 1876). « Je viens d'envoyer à Théo une douzaine de dessins d'après des toiles que j'ai en train, alors que tout le reste de ma vie est absolument aussi inepte qu'elle l'était du temps qu'à 12 ans j'étais dans une pension où je n'apprenais absolument rien » (W13, début juillet 1889, à sa soeur, de Saint-Rémy⁹). Il revient brusquement à la maison en plein milieu du semestre, sans raison évidente, et il y restera sans fréquentation scolaire pendant 15 mois, jusqu'à ce que le père réussisse à lui trouver un premier travail dans le commerce de l'art, chez Goupil à La Haye, maison dont l'oncle Cent (Vincent!) était propriétaire.

Tout au cours des années suivantes, Vincent ira de La Haye à Londres, et de Londres à Paris, toujours dans ce commerce de l'art. S'il passe d'une ville à l'autre, c'est que son caractère rebelle le pousse à montrer ses propres connaissances et goûts plutôt qu'à écouter ce que le client recherche, créant ainsi beaucoup d'impatience chez ses patrons. C'est pourtant durant ces années qu'il acquerra de vastes connaissances des peintres et artistes du temps et de l'histoire. Mais il est le plus souvent solitaire, ses amitiés ne durent pas, il est fréquemment mélancolique et imagine souvent le retour à la maison tout en ayant le sentiment que ses insuccès confirment l'image négative que ses parents ont de lui. Il sera congédié de chez Goupil début janvier 1876. Démoralisé, il a l'impression d'avoir perdu ses racines, il racontera sept ans plus tard: « ...avec tout cela, vous êtes un déraciné, et la société retourne la phrase et prétend que vous vous êtes déraciné vous-même » (332, décembre 1883).

Ses parents sont très déçus et tristes. Il laisse Paris, passe quelques semaines à la maison et se retrouve en Angleterre où pendant huit mois il jouera le rôle d'éducateur de jeunes garçons dans diverses institutions religieuses. C'est durant ces quelques mois que naîtra son désir de devenir missionnaire.

Le passage par la religion

⁹ Les lettres à sa soeur Wil sont ainsi numérotées.

Ces quelques mois en Angleterre ont été très difficiles pour Vincent. Dans ses lettres à Théo, il exprime toute sa crainte d'être inférieur à sa famille: « ..et je pensais à nous tous, et aux années que j'ai déjà vécues, à nous chez nous; et des mots me venaient aux lèvres: « Gardez-moi d'être un fils dont on puisse rougir, donnez-moi votre bénédiction, non parce que je la mérite, mais pour l'amour de ma Mère » (67, mai 1876).

L'intérêt pour la religion était apparu déjà à Paris, mais c'est durant ce séjour en Angleterre, alors que Vincent se sent de plus en plus en exil de chez lui et mélancolique - « ...durant les années où j'ai vécu à l'étranger dans une misère atroce, sans amis et sans secours... » (191, avril 1882) - que cet intérêt pour la religion devient central dans sa vie. Cet intérêt durera plusieurs années (avril 1876 - octobre 1880) et deviendra graduellement une passion.

Plusieurs de ses biographes ont relié cette évolution vers la religion au fait d'avoir été rejeté par cette jeune femme dans la famille de qui il était en pension en Angleterre. Ainsi : « ..quand il déclare son amour à Ursula Loyer, celle-ci lui apprend qu'elle est déjà secrètement fiancée. Vincent ne se résigne pas et sa mélancolie évolue bientôt vers un mysticisme exalté » (note, éditeurs de la correspondance, p. 15). De leur côté, Naifeh et Smith, après étude des documents, minimisent cette hypothèse. Il faut en effet plutôt voir que Vincent a vécu plusieurs échecs qui ont déçu ses parents et qu'il est plutôt à la recherche de l'affection paternelle. C'est ainsi qu'il écrit: « Dans notre famille...il y a toujours eu quelqu'un ministre du Saint Évangile. Pourquoi cette génération-ci n'entendrait-elle pas la même voix?...c'est mon intime souhait, ma prière : que l'esprit de mon père et de mon grand-père renaisse en moi, qu'il me soit accordé d'être un chrétien, un serviteur du Christ...que ma vie puisse ressembler à la vie de ceux que j'ai nommés » (89, 22 mars 1877).

Cette passion religieuse s'exprimera de diverses façons. Il joue d'abord un rôle d'assistant-catéchiste en Angleterre pendant quelques mois. Ce désir de consoler les pauvres et les destitués prend de plus en plus de place, au point de convaincre son père de lui trouver un lieu pour étudier et se préparer à ce métier. Celui-ci met tout en place à Amsterdam où Vincent demeure chez un oncle alors qu'il est supervisé par un prédicateur. Cet apprentissage de plusieurs mois est très difficile et le sentiment de ne pas réussir encore une fois le conduit au désespoir¹⁰. Une visite du père avant un examen important est remplie de conseils et de visites aux oncles pour lui rappeler

¹⁰ « J'ai encore présent à la mémoire le temps passé à Amsterdam. Tu en as été témoin...qu'il n'y avait en tout cela que les meilleures intentions du monde. Pourtant le résultat a été pitoyable : ce fut une entreprise idiote, vraiment stupide. Il m'arrive encore d'en avoir froid dans le dos. Ce fut la pire époque de ma vie » (132, 15 octobre 1879).

l'importance de ses études. Vincent se rappelle qu'il a « pleuré comme un enfant en voyant son père repartir à la gare » (118, 10 février 1878)¹¹.

Vincent finalement ne termine pas ces études. Le sermon d'un clergyman à l'Église Française lui fait découvrir le monde des « œuvres », il devient catéchiste dans une église pour convertir les Juifs. Ses parents sont horrifiés: « Si tu savais combien cela nous tourmente l'âme » (lettre du père à Théo, 2 mars 1878) – « Il veut travailler pour l'église, mais sans étudier. Jolie perspective pour son honneur - et le nôtre » (2 mars 1878) écrit sa mère. Un nouvel essai dans une école évangélique à Bruxelles se termine aussi dans l'échec et le conduit à aller s'établir au Borinage, le pays noir du charbon en Belgique. Il y restera pendant 2 ans.

Durant ce long séjour, Vincent est un véritable missionnaire qui s'occupe des malades. Suite à une explosion qui fait plusieurs morts et blessés, il démontre de grandes qualités à prendre soin d'eux. Il en vient à s'identifier à la figure du Christ, il développe une véritable folie religieuse. Il lit la Bible la nuit en dormant le moins possible, il se punit féroce pendant 6 mois, se privant de nourriture et de sommeil, il se fait accuser de « fou ». Il entreprend finalement sans but précis un voyage à pied presque suicidaire vers le pays de Calais pour revenir à son point de départ dans un état lamentable : "Cette étape m'a presque tué" écrit-il à Théo (136, 7 septembre 1880).¹² Le père, alerté par la communauté, vient le chercher et entreprend des démarches pour l'interner.

Vincent réagit vivement à ces démarches d'hospitalisation et retourne vivre au Borinage, éprouvant une grande colère d'être ainsi considéré comme aliéné par son père, mais encore aussi désespéré. Mais le père s'occupe de lui en lui envoyant de l'argent, qui en fait vient de Théo. Vincent écrit alors, en français pour la première fois, cette longue et magnifique lettre à Théo - à qui il n'a pas écrit depuis huit mois - pour le remercier. Il y exprime des sentiments profonds qui sont comme un résumé des conflits intérieurs qui ont marqué toute sa vie¹³ :

« ...je suis devenu dans la famille un espèce de personnage impossible et suspect, quelqu'un qui n'a pas la confiance; en quoi donc pourrais-je en aucune manière être utile à qui que ce soit...maintenant quoique cela soit chose d'une difficulté plus ou moins désespérante de regagner la confiance d'une famille toute entière...toutefois je ne désespère pas tout à fait que peu à

¹¹ « ...quand je suis rentré dans ma chambre, après avoir conduit Pa à la gare, avoir suivi des yeux le train et même la fumée, aussi longtemps que j'ai pu voir l'un et l'autre, et que j'ai revu la chaise où Pa s'était assis, près de ma petite table où les livres et les papiers de la veille étaient encore étalés, et bien que je sache qu'après tout nous allons nous revoir bientôt, je me suis senti aussi malheureux qu'un enfant – en anglais : I cried like a child » (118, 10 février 1878).

¹² Cette lettre exprime en même temps ce qu'il avait retenu de positif de cette longue marche : « Bien que cette étape m'a presque tué, et que j'en sois retourné épuisé de fatigue, les pieds meurtris, et dans un état plus ou moins mélancolique, je ne la regrette pas car j'ai vu des choses intéressantes, et on apprend à voir d'un autre œil encore tout juste dans les rudes épreuves de la misère même » (136, 7 septembre 1880).

¹³ Je choisis ici les extraits qui me paraissent les plus significatifs de cette lettre de 8 pages, y conservant l'orthographe utilisé par Vincent qui écrit en français pour la première fois à Théo.

peu, lentement et sûrement, l'entente cordiale soit rétablie avec un tel ou un tel autre. Aussi est-il qu'en premier lieu je voudrais bien voir cette entente cordiale, pour ne pas dire davantage, rétablie entre mon père et moi, et puis j'y tiendrais également beaucoup qu'elle se rétablisse entre nous deux...au lieu donc de me laisser aller au désespoir, j'ai pris le parti de mélancolie active...ou en d'autres termes j'ai préféré la mélancolie qui espère et qui aspire et qui cherche, à celle, qui morne et stagnante, désespère....que déjà depuis 5 ans peut-être, je suis plus ou moins sans place, errant çà et là...Lors de ta dernière visite l'été passé, lorsque nous nous sommes promenés à deux...tu m'a rappelé qu'il y avait un temps où nous étions aussi à nous promener à deux près du vieux canal et moulin de Rijswijk, « et alors, disais-tu, nous étions d'accord sur bien des choses, mais - as-tu ajouté - depuis lors tu as bien changé, tu n'es plus le même ». cela n'est pas tout à fait ainsi...seulement si en effet il y aurait changement, c'est que maintenant je pense, et je crois, et j'aime plus sérieusement...tu ne dois pas penser que je renie ceci ou cela, je suis une espèce de fidèle dans mon infidélité...je suis le même, et mon tourment n'est autre que ceci : à quoi pourrais-je être bon, et ne pourrais-je pas servir et être utile en quelque chose...on se sent prisonnier dans le gêne, exclus de participer à telle ou telle œuvre...à cause de cela on n'est pas sans mélancolie, puis on sent des vides là où pourraient être amitié et hautes et sérieuses affections, et on sent le terrible découragement ronger l'énergie morale même, et la fatalité semble pouvoir mettre barrière aux instincts d'affection...ce qui se passe en dedans cela paraît-il en dehors? Tel a un grand foyer dans son âme et personne ne vient s'y chauffer, et les passants n'en aperçoivent qu'un petit peu de fumée en haut par la cheminée, et puis s'en vont leur chemin....tel qui a semblé bon à rien et incapable de remplir aucune place...finit par en trouver une...j'en serais bien content si en quelque sorte tu pourrais voir en moi autre chose qu'un espèce de fainéant... De grâce, la liberté, être un oiseau comme les autres oiseaux...Tel homme fainéant ressemble à tel oiseau fainéant. Les hommes sont souvent dans l'impossibilité de rien faire, prisonnier dans je ne sais quelle cage horrible, horrible, très horrible...Sais-tu ce qui fait disparaître la prison, c'est toute affection profonde, sérieuse. Être amis, être frères, aimer, cela ouvre la prison par puissance souveraine, par charme très puissant. Mais celui qui n'a pas cela demeure dans la mort. Mais là où la sympathie renaît, renaît la vie. » (133, juillet 1880).

Au coeur de cet itinéraire complexe d'ascétisme au service des plus démunis, on retrouve les conflits intenses que cette lettre exprime. Errant depuis 5 ans, Vincent se sent exclu, ayant perdu toute confiance dans sa famille, plein de mélancolie, prisonnier comme un oiseau en cage. L'« amitié et hautes et sérieuses affections » lui manquent. Mais il y a un « grand foyer dans son âme », il choisit la « mélancolie active » qui veut retrouver à tout prix « l'entente cordiale » avec son père, avec Théo : « Où la sympathie renaît, renaît la vie ». En s'identifiant à son père, Vincent croyait sans doute retrouver son affection. Mais ce souhait d'être comme son père est vécu de façon tellement extrême qu'il est perçu comme « dérangé » et « dangereux », la menace de l'internement devient un nouveau rejet qui le conduit à nouveau au Borinage et aux pires excès de désespoir. Heureusement, Théo (et le père) semblent comprendre la solitude de Vincent et posent un geste qui est reçu comme « haute et sérieuse affection ».

À peine deux mois après cette lettre, en octobre 1880, Vincent « part brusquement pour Bruxelles, à pied comme d'habitude, avec quelques hardes et son carton à dessin. Il est décidé à faire

une carrière d'artiste » (note des éditeurs de la correspondance, 298). Une nouvelle étape s'amorce dans la vie de Vincent.

Le passage de la religion à l'art

Vincent exprime clairement qu'il est un enfant abandonné qui a profondément besoin d'être consolé, mais il a aussi « un grand foyer dans son âme » qui le pousse à consoler les mineurs et les charbonniers. Comme les enfants négligés qui s'occupent de leur mère, il devient aussi la mère idéale qui tente de consoler les pauvres infortunés, cette mère qui n'a pas compris ses besoins profonds et l'a conduit à se sentir exclu, rejeté, toujours incapable de se sentir un enfant aimable et compétent.

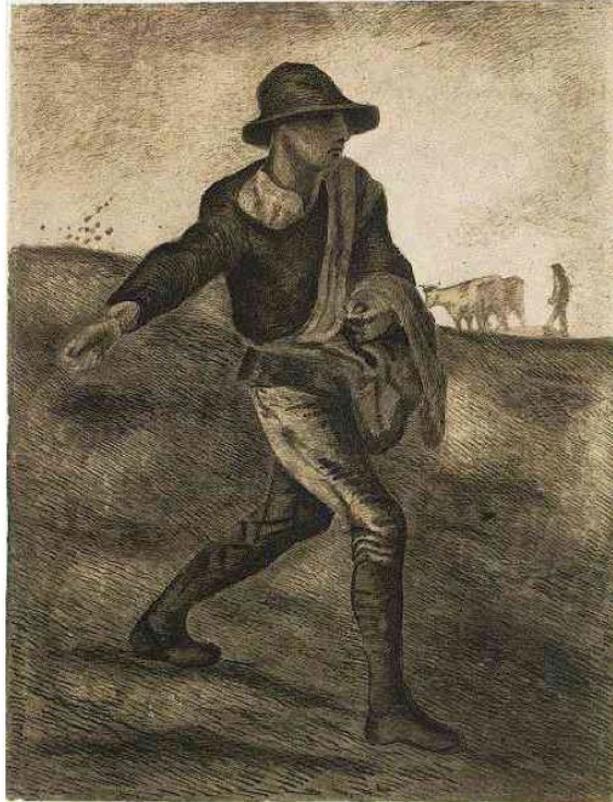
Durant cette période ascétique qu'il vient de traverser, Vincent se fondait sur le pouvoir de la religion pour consoler les pauvres et les affligés: « Quant aux charretiers avec leurs hardes crasseuses, ils semblaient plongés, enracinés plus profondément dans la misère que la longue file, ou plus exactement le groupe d'Indigents peints par De Groux dans son « Banc des Pauvres ». Ce qui frappe et ce que je trouve caractéristique, c'est que l'image de l'abandon le plus complet, véritablement indicible, de la solitude et du dénuement de la fin des choses ou de leur vigueur, nous fasse penser à Dieu. C'est le cas pour moi »... « L'expérience a prouvé que ceux qui travaillent dans les ténèbres, dans les entrailles de la terre, tels les ouvriers des mines, sont touchés par la parole de l'Évangile et s'y attachent » (126, novembre 1878).¹⁴

Durant cette même période, il s'exprimait sur le pouvoir consolateur de l'art. Peu de temps auparavant en effet, il écrivait à Théo : « Je pense souvent à toi et me réjouis fort que tu ailles bien et que tu trouves là-bas des choses qui te vivifient et qui sont pour ainsi dire de la nourriture pour la vraie vie. Parmi ces choses, on peut compter l'art sublime, c'est-à-dire les œuvres de ceux qui travaillent avec leur cœur, avec leur esprit et leur intelligence... : leurs paroles et leurs créations sont de la spiritualité et de la vie » (123, juillet 1878). Après une visite de Théo à Bruxelles où ils visitent ensemble musées et boutiques d'art, Vincent lui écrit : « Que de beautés nous offre l'art! À condition de retenir ce qu'on a vu, on n'est jamais vide, ni vraiment solitaire, ni jamais seul » (126, novembre 1878).

Le soutien financier de Théo joue ce rôle de consolation et lui permet enfin de s'intéresser vraiment au dessin, d'entrer dans le domaine de l'art consolateur. Les lettres à Théo dans les semaines qui suivent cette longue lettre de juillet 1880 sont remplies de ce qu'il est en train de faire : « Tu dois savoir que je suis en train de griffonner de grands dessins d'après Millet, et que j'ai fait « Les heures de la Journée », ainsi que « Le Semeur » (134, 20 août 1880). « Quant au Semeur, voilà déjà cinq fois que je l'ai dessiné, deux fois en petit, trois fois en grand, et pourtant je le reprendrai encore, tellement cette figure me préoccupe » (135, 7 septembre 1880):

¹⁴ Vincent croyait à la présence des anges : « Il est bon aussi de croire que, comme aux anciens jours, il y a aujourd'hui encore, un Ange qui n'est pas loin de ceux qui sont dans la tristesse, fortifiés d'être tournés vers Dieu...pas loin de nous, pas loin de ceux qui ont le cœur brisé, l'esprit accablé » (99, 31 mai 1877).

Le Semeur
(La Haye,
1882)



Le Semeur deviendra une des œuvres qu'il reprendra de diverses façons tout au long des années.¹⁵

Deux mois plus tard, alors qu'il est toujours dans la région du Borinage, il écrit : « ...et pourtant ça été dans cette forte misère que j'ai senti mon énergie revenir, et que je me suis dit : Quoi qu'il en soit j'en remonterai encore, je reprendrai mon crayon que j'ai délaissé dans mon grand découragement et je me remettrai au dessin, et dès lors à ce qui me semble, tout a changé pour moi, et maintenant je suis en route et mon crayon est devenu quelque peu docile, et paraît le devenir davantage de jour en jour. C'était la trop longue et la trop grande misère qui m'avait à ce point découragé que je ne pouvais plus rien faire » (136, septembre 1880).

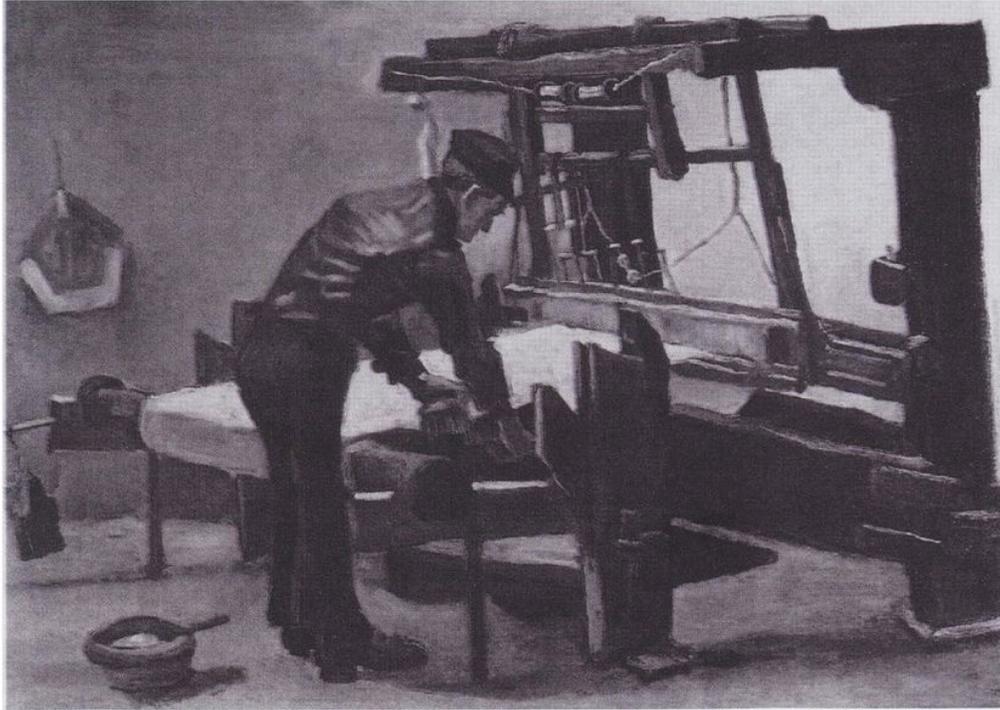
Dans cette même lettre, il exprime son attachement aux charbonniers et tisserands avec lesquels il a vécu et son désir de les dessiner: « je sens pour eux une grande sympathie et me compterais heureux si un jour je pourrais les dessiner...voilà à peu près deux ans que je vis avec eux et j'ai

¹⁵ Vincent a sans doute souvent entendu son père prêcher la parabole du semeur. En juin 1877, à Amsterdam, il écrit: « j'ai entendu le pasteur Laurillard prêcher sur « Jésus traversait des champs de blé ». Il a parlé dans ce sermon de la parabole du semeur, de l'homme qui répandait la semence dans le champ et puis dormait et se levait, jour et nuit, et la semence poussait, grandissait, devenait longue, et il ne savait lui-même comment cela se faisait » (101, juin 1877).

appris à connaître quelque peu leur caractère original, celui des charbonniers principalement...je trouve quelque chose de très touchant, et de navrant même, dans ces pauvres et obscurs ouvriers, les derniers de tous pour ainsi dire, et les plus méprisés...(136, septembre 1880). Ce thème se retrouvera particulièrement dans un grand nombre d'oeuvres de l'époque Nuenen - par exemple Tisserand tourné vers la gauche avec rouet, mars 1884 – Tisserand réparant un fil, 1884).



Tisserand tourné vers la gauche avec rouet
(Nuenen, mars 1884)



Tisserand réparant un fil
(Nuenen, mai 1884)

S'occuper de ces pauvres ouvriers comme il l'a fait conduit graduellement à les dessiner, l'art devient l'instrument de les consoler et de se consoler lui-même. Le pouvoir consolateur de la religion et de l'art s'uniront dans les dessins qui verront bientôt le jour.

La recherche d'une figure maternelle

Les relations de Vincent avec les femmes ont été profondément marquées, de diverses façons, par son histoire d'attachement précoce perturbé avec sa mère. De la même façon que l'enfant abandonné qui recherche l'affection perdue devient en même temps l'infirmier des pauvres, Vincent a besoin d'une figure maternelle qui le console tout en devenant lui-même celui qui sauve la femme abandonnée.

Après la longue période religieuse où l'on a vu Vincent se consacrer aux pauvres et déshérités, il commence à s'intéresser aux femmes souffrantes et rejetées qui provoquent chez lui le désir de les protéger. Durant l'année 1881, alors qu'il séjourne à Etten avec sa famille, Vincent tombe amoureux de Kee, une cousine qu'il avait connue quelques années auparavant à La Haye alors qu'elle était heureuse avec son mari et son jeune enfant. Elle est maintenant veuve, il tombe amoureux d'elle et il veut brusquement l'épouser pour la protéger dans son deuil qui le touche

profondément. Cette jeune femme le rejette froidement. C'est un nouvel insuccès, et ses parents réagissent très négativement à cette aventure qui conduit à une crise majeure le jour de Noël à la maison, le père mettant finalement Vincent à la porte. Vincent écrira quelques mois plus tard: « La cause fut que je n'allais pas au temple, et que j'ai dit que si c'était une obligation et si je devais y aller, je n'irais pas du tout, même par courtoisie, comme je l'avais fait régulièrement depuis mon retour à Etten. La véritable raison n'est pas là, c'est plutôt ce qui s'est passé cet été entre Kee et moi » (166, 29 décembre 1881). Profondément blessé¹⁶ Vincent retourne à La Haye pour travailler avec son cousin Mauve.¹⁷

Là se nouera, à l'automne 1881, une relation très significative dans la vie de Vincent. À la recherche de modèles qu'il amène à son studio, il devient amoureux d'une prostituée, Sien, qui accepte de poser pour lui. Il s'agit d'une femme perçue comme «rejetée de tout le monde», déjà mère d'un enfant, à nouveau enceinte et désertée. Il avoue à Théo avoir été attiré par ce type de femme depuis longtemps : « Adolescent, j'ai parfois levé les yeux, avec une sympathie infinie, avec respect, vers un visage de femme à moitié fané où on pouvait lire, si j'ose dire : la vie m'a malmenée » ...« Je lui trouve je ne sais quoi de fané qui donne tant de charme au visage de celles qui ont été malmenées par la vie » (164, décembre 1881). « Elle n'a rien de spécial, c'est une femme du peuple banale, mais je la trouve sublime à certains points de vue » (204, janvier 1882). «...Je ne demande rien, ni une vieille tasse, ni une vieille soucoupe, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse aimer et soigner, aussi bien que ma pauvreté me le permet, une pauvre femme débile, sans intervenir en vue de nous séparer, de nous contrarier ou de nous affliger » (201, février 1882). « J'ai toujours eu et j'aurai toujours le besoin d'aimer...de préférence – j'ignore pourquoi – une créature malheureuse, méprisée, délaissée » (219, juillet 1882).

Vincent prend soin d'elle pendant sa grossesse, la naissance de l'enfant qu'elle porte l'enthousiasme, il imagine que son père ne peut rester indifférent à un enfant dans son berceau.¹⁸ Sien est à la fois l'image de la mater dolorosa et une image du Christ - Ecce Homo¹⁹, mais aussi de la

¹⁶ Deux ans plus tard, Vincent écrit ceci à Théo : « ...que je portais une blessure qui ne m'empêchait pas de vivre, mais qui n'en était pas moins profonde, s'entêtait à ne pas vouloir se cicatiser et serait encore dans plusieurs années semblable à ce qu'elle était le premier jour » (313, août 1883).

¹⁷ Anton Mauve était un peintre connu en Hollande. C'est lui qui a introduit Vincent à la couleur. « Théo, je suis si heureux d'avoir une boîte de couleurs. Mais je pense qu'il vaut mieux qu'elle me soit tombée entre les mains au moment où je n'avais plus fait que dessiner pendant un an au moins, plutôt que de m'en être servi dès le début....Peindre, c'est le début de ma carrière, n'est-ce-pas, Théo? (165, décembre 1881).

¹⁸ « À propos de Pa, penses-tu qu'il demeurerait insensible et formulerait encore des objections devant un berceau? » (213, juin 1882).

¹⁹ « ...une lugubre et triste silhouette de femme...Une telle rencontre ressemble peu ou prou à une apparition; du moins, quand vous remontez dans vos souvenirs, vous revoyez un visage pâle et un regard triste – comme un Ecce Homo sur un fond noir... Voilà le sentiment d'un Ecce Homo; ce que la réalité exprime – en l'occurrence, un visage de femme – revient au même » (262, février 1883).

mère qui prend soin de lui : « ...J'ai l'impression d'être chez moi lorsque je suis auprès d'elle, l'impression qu'elle m'assure un chez-moi, l'impression que nous sommes liés l'un à l'autre » (212, 6 juillet 1882); « ...elle parvient à me calmer quand je me torture les méninges ou lui rebats les oreilles quand quelque chose ne va pas, alors que je ne réussirais pas à me calmer moi-même » (202, 27 mai 1882). Il veut la sauver comme il l'a fait avec les mineurs du Borinage²⁰, et l'épouser - recréer la permanence dont il a été privé.

Mais cette femme qu'il hébergera pendant plus d'un an avec sa fille, et ce nouvel enfant qui lui donnera beaucoup de plaisir en l'observant en train de peindre²¹, deviendra éventuellement elle aussi la mère décevante: «Je t'écris cela à propos du désenchantement : non, non, il se peut que l'amour se fane et bourgeonne de nouveau, mais il ne meurt jamais tout à fait ...avec qui pourrais-je discuter en ce moment, étant donné que je ne suis en confiance avec personne. » (266, 11 février 1883). « ...Du coup, ma pitié pour elle augmente et je me sens tout triste de ne plus pouvoir y changer peu ou prou" (324, septembre 1883). Sien sera l'objet de conflit majeur avec la famille, même Théo exigera qu'il se sépare d'elle, car elle est trop en deçà de l'image familiale. Vincent doit choisir entre cette famille qu'il s'est créée et à qui il est très attaché même si elle ne lui donne pas la satisfaction recherchée, et Théo qui représente ici la famille originale qui ne l'a jamais accepté, mais qui est aussi le seul soutien qu'il possède.

Ce sera un départ douloureux, il revoit souvent cet enfant qui l'appelle dans les bras de sa mère à la gare : «...le petit bonhomme m'aimait beaucoup, je l'ai encore tenu sur mes genoux alors que j'avais déjà pris place dans le compartiment; c'est ainsi que nous avons pris congé l'un de l'autre. Je crois que nous étions tous en proie à une tristesse infinie, mais rien d'autre » (326, septembre 1883). Il est clair que Vincent a trouvé dans cette relation avec Sien ce mélange d'affection reçue comme d'une mère, et d'affection donnée à Sien et à cet enfant, comme une mère le fait. L'enfant abandonné, méprisé, trouve consolation à la fois en maternant cette mère et son enfant et en étant materné par elle et son enfant.

Vincent fera plusieurs dessins en noir et blanc de Sien : « C est elle qui a posé pour le meilleur de mes dessins, « Sorrow » - en tout cas, je trouve que c est le meilleur que j ai fait » (219, juillet 1882) -

²⁰ Se rappelant l'époque du Borinage, il écrit « Dans le temps j'ai soigné un misérable mineur brûlé, pendant six semaines ou deux mois; j'ai partagé ma nourriture avec un vieillard pendant tout un hiver, et quoi encore? Maintenant il y a Christine ». (219, juillet 1882).

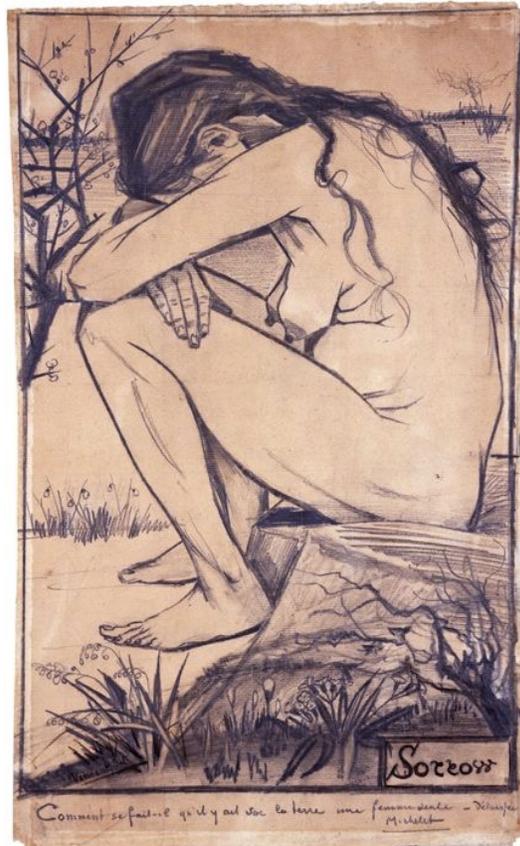
²¹ « Il traîne souvent par terre près de moi, dans un coin de l'atelier, sur quelques sacs étendus; il pousse de petits cris en regardant mes dessins; il se tient toujours tranquille dans l'atelier, il passe son temps à regarder les études fixées aux murs. Oh! C'est vraiment un charmant petit bonhomme » (284, mai 1883).

Sorrow

Comment se fait-il qu'il y ait sur
la terre une femme
seule et délaissée?

Michelet

C'est elle qui a posé pour le
meilleur de mes dessins,
« Sorrow » - en tous cas, je
trouve que c'est le meilleur
que j'ai fait
(219, juillet 1882)



Il semble bien que cette relation affectueuse lui permet aussi de faire un pas important vers la couleur et les paysages de mer²² (La Plage de Schveningue La Dune).

²² . «Je sens que la notion des couleurs se fait jour en moi pendant que je peins, alors que je ne l'avais pas auparavant, j'entends la notion des nuances et des intensités » (225, août 1882).



La Plage de Schéveningue (La Haye, 1882)

, -

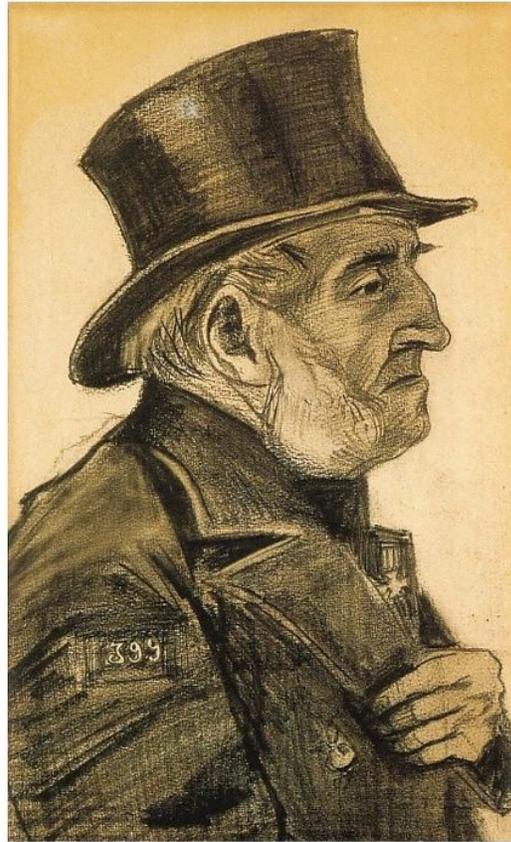


La Dune (La Haye, 1882)

Mais il retourne aussi avec ferveur au dessin noir et blanc et dessine des sujets où à nouveau on retrouve les pauvres et les abandonnés de ce monde. Il utilise alors comme modèle un personnage d'un asile d'aliénés, un aliéné sourd – Zuyderland : « ...Je suis très occupé à dessiner un « homme orphelin » comme on appelle ici couramment les pensionnaires de l'hospice pour vieillards » (R14, lettre à ami Rappard, septembre-octobre 1882²³) - L'Homme Orphelin avec Chapeau -

²³ Les lettres à son ami peintre Rappard sont ainsi numérotées.

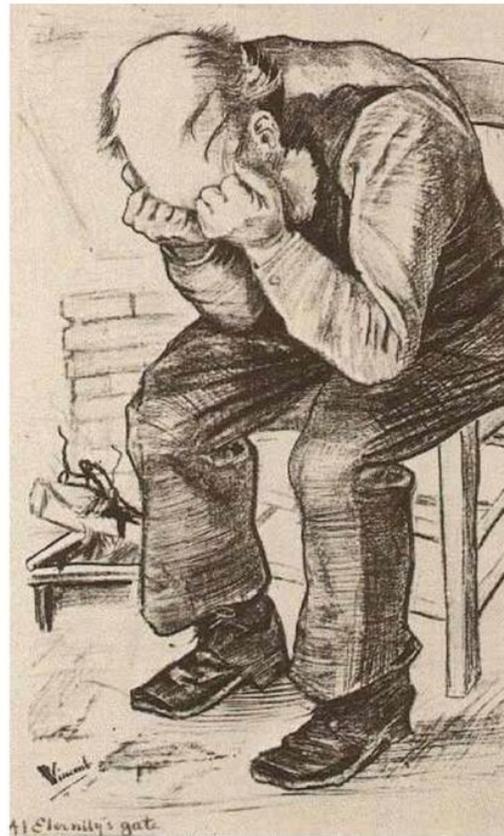
L'Homme Orphelin
avec Chapeau
(La Haye, 1882)



C est durant cette période qu il produit le dessin Worn out -,

Worn out
(La Haye, 1882)

At eternity's gate



dont il écrit: « Voilà ce que j'ai voulu dire dans ce dessin-ci... : l'émotion inexprimable qu'exhale l'image d'un vieux bonhomme, assis sans bouger au coin de l'âtre, fournit, à mon sens, une des preuves les plus solides de l'existence de quelque chose là-haut à laquelle croyait Millet, c'est-à-dire de l'existence d'un Dieu et d'une éternité. Quelque chose de précieux et de noble qui ne saurait être destiné aux vers. » (248, novembre 1882)²⁴.

Dans la même veine, il transforme son studio en cuisine pour les pauvres : « Mon idéal, c'est de travailler d'après un modèle et de disposer d'un nombre toujours plus grand de modèles : de tout un troupeau de pauvres gens pour lesquels l'atelier pourrait être une espèce de « havre de grâce » quand il fait froid, ou quand ils n'ont pas de travail, ou quand ils ont besoin d'un asile. Où ils savent qu'ils trouveront du feu, de quoi manger et boire, et la possibilité de gagner quelques sous. Pour le moment je fais cela sur une échelle réduite... » (278, février 1883).

Vincent est en train de transformer dans le dessin et la peinture les images qu'il porte en lui de l'enfant abandonné qu'il faut nourrir et protéger dans toutes les formes que prend cet enfant.

²⁴ « ...ces dessins au crayon et au fusain constituent les premiers portraits de Vincent - un genre qu'il affinerait progressivement et qui, comme ces essais précoces, en dirait beaucoup plus long sur lui-même et sur son univers intérieur que sur le modèle ou le monde réel » (Naifeh et Smith, 371).

Le retour aux images parentales: tentative de réconciliation (Drenthe et Nuenen: septembre 1883-novembre 1885)

Au départ de La Haye, suite à la perte de Sien, Vincent ira se réfugier à Drenthe, un autre paysage de désolation. Il y développe un épisode de grande mélancolie: « ...je me préoccupe du sort de la femme, de celui de mon cher et pauvre petit bonhomme et de l'autre enfant... Il me reste au surplus une blessure au coeur doublée d'une sensation de vide, de désenchantement et de mélancolie. Il n'est pas facile de surmonter tout cela...j'en suis arrivé au point qu'il me faudrait du crédit, de la confiance et de l'affection, mais voilà, on n'a pas confiance en moi» (328, septembre 1883). Se rappelant que Théo avait déjà pensé sérieusement à devenir peintre, il tente de diverses façons de le convaincre de le rejoindre, sans succès²⁵. Devant le refus de Théo de le rejoindre, et malgré l'avis contraire de celui-ci, et malgré tout ce qui s'était passé de conflictuel entre son père et lui autour de Kee et de Sien, Vincent prend alors la décision étonnante de retourner vivre avec ses parents, voulant peut-être ainsi se réconcilier avec eux. Il y restera deux ans.

Bien loin de la réconciliation rêvée, ces deux années à Nuenen, le dernier village où son père est pasteur, seront marquées de relations très ambivalentes avec ses parents et le reste de la famille. Dès le départ, les conflits abondent avec le père autour de la façon dont il a été traité pour ses relations avec Kee et Sien: «... Mon intelligence d'homme me répète que je dois considérer comme une réalité irrémédiable et fatale cette incompatibilité d'humeur entre Pa et moi. La pitié que je ressens pour Pa et pour moi me dit: « irrémédiable »? Non - car il y a des possibilités infinies de réconciliation définitive; il faut avoir foi en ces possibilités. Mais hélas!, pourquoi est-ce probablement une illusion?...un je ne sais quoi que je constate chez Pa. Je commence à croire que c'est incurable, hélas! Cela me décourage et me désarme » (345, 6 décembre 1883).

Durant ce séjour, sa mère tombe et subit une grave fracture. Vincent devient soudainement l'infirmier modèle, il prend soin de sa mère de façon exemplaire durant plusieurs mois de convalescence. Il joue ainsi vis-à-vis sa mère le rôle d'une mère qui console dans le malheur, sans aucune agressivité, alors même qu'elle a toujours été loin de lui tout au cours de ces longues années où il était très souvent isolé, malheureux et mélancolique. C'est au cours de cet épisode qu'une femme plus âgée que lui, Margot Begeman, vient aussi prendre soin de sa mère, elle s'intéresse beaucoup à son travail de peintre et une relation amoureuse semble se développer entre eux. Ici aussi cette femme représente une image de femme en besoin d'être rescapée : « ...L'impression qu'elle produit sur moi est comparable à celle d'un violon de Crémone qui aurait été abîmé par des réparateurs incapables...ce violon, au moment où j'ai fait sa connaissance, était déjà, me semble-t-il, fort abîmé. Elle était, au début, un spécimen rarissime de grande valeur, et elle vaut encore quand même beaucoup » (377, septembre 1884).

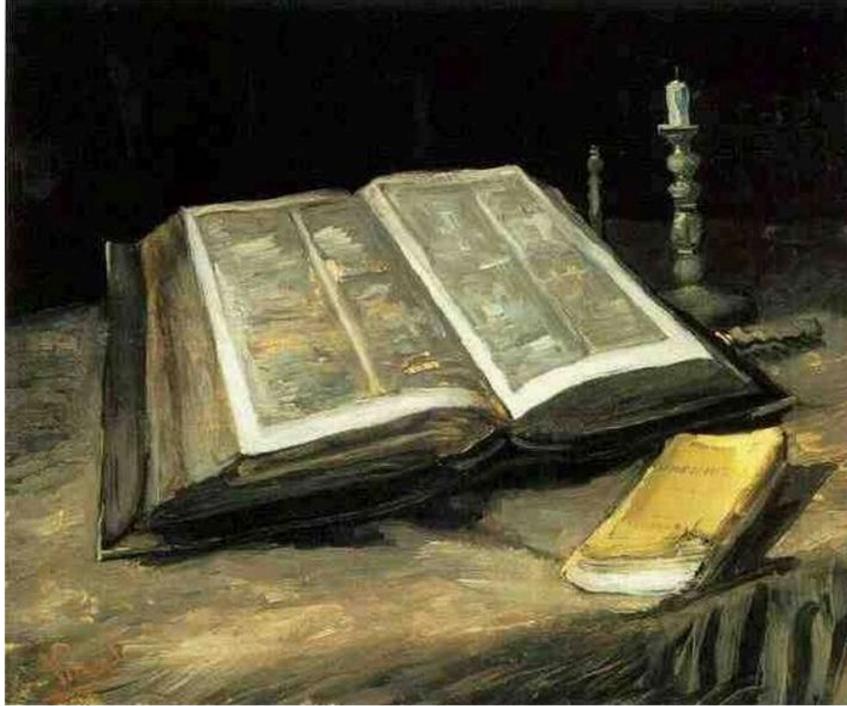
²⁵ Je reprendrai cet épisode en discutant de la relation de Vincent avec Théo.

Le père meurt subitement après une longue marche en plein hiver (mars 1885), et on fait le lien dans la famille entre les incessants conflits entre Vincent et son père et ce décès subit. Vincent a une réaction très voilée, très secrète à sa disparition. Deux magnifiques peintures dans les mois suivants peuvent être vues comme un hommage au père pasteur : La vieille Tour du cimetière à Nuenen (mai 1885) -



La vieille Tour du cimetière à Nuenen (Nuenen, mai 1885)

et Nature morte à la bible ouverte (avril 1885) -



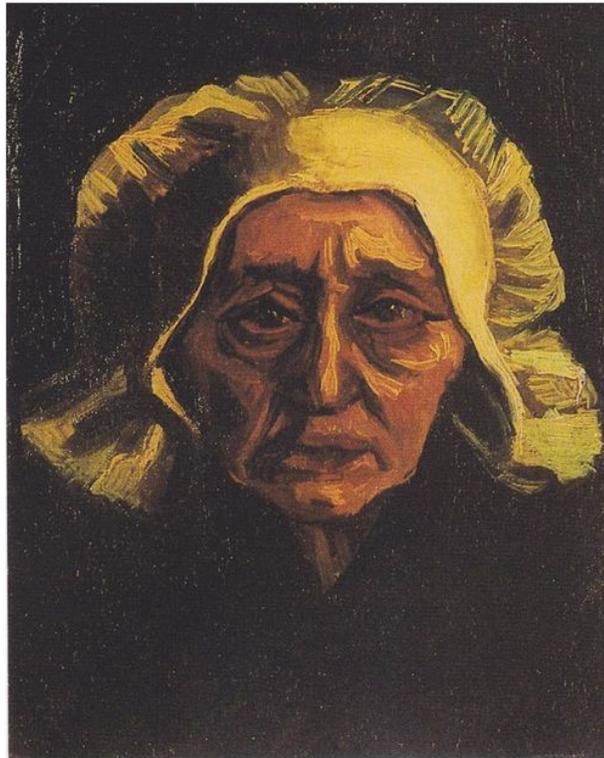
Nature morte à la bible ouverte (Nuenen, avril 1885)

À l'automne qui suit la mort du père, Vincent écrit à Théo: « Je t'envoie une nature morte: une Bible ouverte (donc un blanc rompu) reliée en cuir, sur fond noir, avec un avant-plan brun-jaune, et encore une note de jaune citron. Je l'ai peinte en une fois, le même jour » (429, 15 octobre 1885).

Même après la mort du père, l'atmosphère est toujours conflictuelle à la maison. Sa sœur Anna l'accusant de tuer sa mère comme il a tué son père, le force à laisser la maison. Il s'installe alors dans un studio avoisinant - chez le sacristain de l'église catholique. Une amitié solide se tisse avec van Rappard²⁶, un peintre qui vient passer de longs moments avec lui, et avec qui il fait de longues randonnées pour peindre la nature environnante et les intérieurs paysans. Durant cette période, Vincent démontre une productivité intense, beaucoup tournée vers les paysans: « ... D'ailleurs, je ne souhaite que de vivre au coeur du pays et de peindre la vie des paysans » (398, avril 1885); «... Non, on doit peindre les paysans comme si on était l'un des leurs, comme si on pensait comme eux. Comme si l'on ne pouvait pas être autre chose que ce qu'on est » (404, avril 1885). Il produit alors un grand nombre de dessins - paysannes avec coiffes -

²⁶ Van Rappard est un peintre du même âge que Vincent, rencontré à Bruxelles à l'automne 1880.

Tête d'une vieille
paysanne avec
coiffe blanche
(Nuenen, 1884)



Paysanne assise
(Nuenen, 1885)



Tête d'une paysanne
avec coiffe verdâtre
(Nuenen, 1885)



tisserands à leur métier -



Tisserand tourné vers la droite (Nuenen, 1884)



Tisserand assis devant la fenêtre ouverte (Nuenen, 1884)

paysans au travail -



Deux Paysannes arrachant des pommes de terre
(Nuenen, (1885))

Paysanne arrachant
des pommes de terre
(Nuenen, 1885)



Paysanne bêchant
(Nuenen, 1885)



où l'on retrouve son intérêt pour les travailleurs ordinaires.

Le rapprochement entre Vincent et sa mère ne durera pas longtemps. En effet, des problèmes d'héritage surviennent suite à la mort du père, et il décide de quitter la maison, sa mère et ses sœurs. Il existe une incompatibilité profonde entre sa mère et lui: « ...Mais une chose est certaine: c'est que Moe n'est pas capable de concevoir que « peindre » équivaut à « avoir une foi » et comporte l'obligation de ne pas se soucier de l'opinion publique - ni de concevoir qu'on vainc dans ce domaine au moyen de persévérance, non en faisant des concessions. Et « Je ne puis te donner la foi » est aussi applicable entre Son Excellence et le soussigné, qu'il fut de tout temps applicable à Pa. Enfin (Oh dear!) » (398, 5 avril 1885).

Plusieurs mois plus tard, il explique pourquoi il a quitté la maison, et sa mère est clairement associée à ses sœurs quand il écrit : «... J'ai quitté la maison...leurs vœux ont été exaucés...il est sans doute regrettable qu'il en soit ainsi...ne se rendent-elles pas compte que nous sommes devenus étrangers les uns aux autres, plus étrangers que nous ne le serions si nous étions des inconnus, justement au moment où nous ne sommes plus fâchés? Dis cela à Moe à ta façon, car je n'ai pas envie de lui adresser de dures paroles. Seulement je ne veux pas lui écrire. Moe est trop âgée; dès lors, je préfère ne pas lui faire savoir sur un ton mordant que je ne lui écrirai pas » (440, décembre 1885).

La suite des choses devait confirmer ce manque d'intérêt d'Anna pour l'art de son fils. En effet, quand il quitte Nuenen - fin novembre 1885 - Vincent laisse toute la production de ces deux ans chez elle. Lorsqu'elle déménage à Breda l'année suivante, il semble que tout soit resté là où elle l'avait entreposé, et éventuellement tombé entre les mains d'un brocanteur: environ 60 peintures, 150 toiles non montées, et environ 90 dessins à la plume et une centaine au crayon²⁷. Il s'agit, on le voit, d'une production remarquable.

Vincent est toujours en contact étroit avec Théo qui lui propose de montrer une de ses œuvres au Salon de Paris. Vincent est très hésitant, mais il passe un temps considérable à reprendre de multiples fois ce qui deviendra ce magnifique tableau « Les mangeurs de pommes de terre » (avril 1885). -

²⁷ Sur cette question, voir Naifeh et Smith (11, notes 8 et 9). On y apprend aussi que Anna ne serait jamais déplacée pour voir les expositions que Jo, la femme de Théo, a organisées après sa mort, et qu'on n'a retrouvé aucune des peintures que Vincent lui a envoyées dans la dernière année de sa vie. Dans une de ses dernières lettres à sa mère et sa soeur où il annonce qu'il « a pu peindre un souvenir du Brabant », il ajoute: « Y a-t-il peut-être chez vous encore d'anciennes études et des dessins de moi? Bien qu'ils ne soient pas bons en eux-mêmes, ils pourraient me fournir des souvenirs et convenir à de nouveaux travaux; mais, par exemple, je n'ai pas besoin de ceux que vous avez accrochés aux murs. Les griffonnages figurant des paysans me seraient beaucoup plus utiles. Cela n'a toutefois pas une telle importance que vous deviez passer beaucoup de temps à les chercher » (629a, 9 avril 1890). Il semble bien qu'il n'y aurait eu aucune réponse à cette demande (voir aussi 11, notes 8 et 9).



Quatre Paysans mangeant - première étude des
« Mangeurs de pommes de terre »
(Nuenen, mars-avril 1885)



Les Mangeurs de pommes de terre (Nuenen, avril 1885)

cette famille de paysans mangeant leur repas du soir dans la pénombre. Il l'envoie à Théo en mai, la réaction de Théo est négative et conduit à une relation très conflictuelle entre les deux frères.

Survient enfin une situation qui crée un climat difficile à supporter: on accuse Vincent d'être le père de l'enfant de Gordina, une femme qui a été modèle pour lui. Le scandale crée un climat de grande hostilité autour de lui, sa mère est particulièrement très en colère. Vincent décide alors de laisser Nuenen (fin novembre 1885). Un court séjour à Anvers (fin 1885 - février 1886) précipite un état d'affaissement général : «... Je suis littéralement épuisé et surmené...cette indisposition m'est tombée à l'improviste sur le dos » (449, mars 1886). Il supplie alors Théo de pouvoir aller le rejoindre à Paris. Théo n'est pas prêt, remet cette éventualité à l'été, mais Vincent décide d'y aller et descend à Paris sans s'annoncer (février 1886 – Vincent est âgé de 33 ans).

Ces deux années à Nuenen sont une étape majeure dans cette histoire d'attachement perturbé. Ce que l'on pouvait voir comme une tentative de réconciliation conduit plutôt à une rupture complète d'avec son milieu familial: conflits avec le père, qui meurt subitement, éloignement d'avec la mère après avoir pris soin d'elle de façon remarquable, rejet de la famille autour de l'héritage. On observe pourtant une production intéressante malgré ces conflits incessants. Quelques semaines à Anvers produiront un nouvel accès de mélancolie qui conduira Vincent à réaliser son vieux rêve de vie commune avec Théo.

À Paris avec Théo : recréation d'une relation parentale (février 1886-février 1888)

Tout le drame de Vincent autour de l'attachement s'exprime dans sa relation avec Théo. C'est avec lui qu'il vivra de plus en plus une relation presque idéale où il se sent compris. Seulement Théo l'a soutenu financièrement tout au long des années, même si ce soutien était marqué d'une certaine ambivalence, car il n'y a jamais assez d'argent, Vincent dépensant toujours plus qu'il ne reçoit. Mais cette relation idéale, toujours marquée d'une grande dépendance, sera graduellement et profondément troublée au cours des années suivantes par les efforts de Théo de créer sa propre famille avec Johanna Bongers²⁸, efforts qui, à mesure qu'ils se réalisent, seront vécus par Vincent comme des menaces de rupture de ce profond attachement.

J'ai déjà noté que Vincent et Théo étaient très proches durant toute leur enfance. À la fin de l'adolescence, un événement qui a eu lieu en 1872 – Vincent a 19 ans - a pris un sens mythique pour Vincent. Avec Théo venu le visiter à La Haye où Vincent travaille, ils marchent le long d'un canal en route vers une fête familiale²⁹ et le souvenir de cette journée est resté profondément marqué chez lui : « Cette route de Rijswijk évoque pour moi des souvenirs qui sont peut-être les plus merveilleux que je connaisse » (10, juillet 1873). Tout au long de sa vie, il reviendra à ce souvenir. Ainsi, en décembre 1883, alors qu'il est toujours à Nuenen, il écrit à Théo : « Je vois ces deux frères plusieurs années auparavant, à l'époque où tu venais de faire ton entrée dans le monde de la peinture et commençais à lire des livres, - près du moulin de Rijswijk, ou encore se rendant à Chaam en hiver, tôt le matin, à travers la bruyère couverte de neige. Ils sentaient, pensaient et croyaient si intensément à l'unisson, que j'en viens à me demander : sont-ce encore les mêmes frères? Question : comment cela se terminera-t-il – vont-ils se séparer pour toujours, ou bien, vont-ils s'engager pour de bon sur le même chemin? » (347, décembre 1883).

Le fantasme d'une relation idéale entre eux qui les ferait vivre et travailler ensemble reviendra à de multiples reprises au cours des années, chaque fois que Vincent se sent abandonné, qu'il est désespéré. Ainsi, en pleine mélancolie, réfugié à Drenthe après la séparation d'avec Sien, se rappelant que Théo avait déjà pensé sérieusement à devenir peintre, Vincent tente de diverses façons de le convaincre de le rejoindre. Il écrit : « ...Théo, lorsque tu m'as dit, il y a environ un an, que tu ne te ferais certainement pas peintre et que tu continuerais sûrement ton métier, j'ai dû te donner raison; à présent il m'est plus difficile de te donner raison, car l'histoire de l'art mentionne souvent l'histoire de deux frères peintres » (332, octobre 1883). «... Mais je ne puis m'empêcher maintenant d'imaginer un avenir où ce n'est pas seulement moi, mais moi et toi, qui serions pein-

²⁸ Johanna Bongers était la sœur d'un collègue chez Goupil, la maison d'art où Théo a travaillé toute sa carrière. Elle avait hésité longtemps avant d'accepter ses propositions de mariage. C'est elle qui publiera la correspondance de Vincent.

²⁹ « ...j'ai beaucoup pensé à toi , de même qu'à l'époque lointaine...où tu es venu me voir un jour à La Haye, où nous nous sommes promenés dans le chemin de halage de Rijswijk et où nous avons bu du lait près de ce moulin...à cette époque-là, dont je me souviens toujours avec émotion, j'aurais été incapable de confier au papier – ie au dessin - ce que je voyais et sentais » (205, mars 1882).

tres, travaillant ensemble, en camarades, ici, dans ce pays de tourbières » (333, octobre 1883). « ...Voyons, mon vieux, viens peindre avec moi la bruyère, les champs de pommes de terre; viens avec moi suivre la charrue et le pâtre - viens avec moi regarder le feu dans l'âtre - viens te rafraîchir au vent de tempête qui balaie la bruyère » (339, 15 octobre 1883). Parmi tous les arguments que Vincent utilise, la couleur apparaît comme un instrument nouveau : «... Peindre me semble plus facile; je me sens attiré, poussé à entreprendre toutes sortes de choses que je délaissais jusqu'ici » (333, octobre 1883). Cette vision de fraternité idéale devient même un rêve de réconciliation familiale, Vincent imaginant que tous à la maison seront heureux de voir les deux frères travaillant ensemble.

Après Drenthe et Nuenen, Vincent se retrouve donc enfin à Paris avec Théo. Ces deux années avec Théo peuvent être vues comme la période la plus heureuse de sa vie, si on compare ces années à tout ce qu'il a vécu auparavant et ce que seront les années d'Arles, St-Rémy et Auvers. Pendant ces deux années, Vincent partage la vie sociale intense de Théo, il développe quelques relations avec des peintres de l'entourage de Théo, mais des conflits surviennent fréquemment avec lui autour de ses habitudes de vie³⁰. C'est durant cette période que Vincent entre de plus en plus dans le monde de la couleur – par exemple *Montmartre: la carrière, les moulins* -

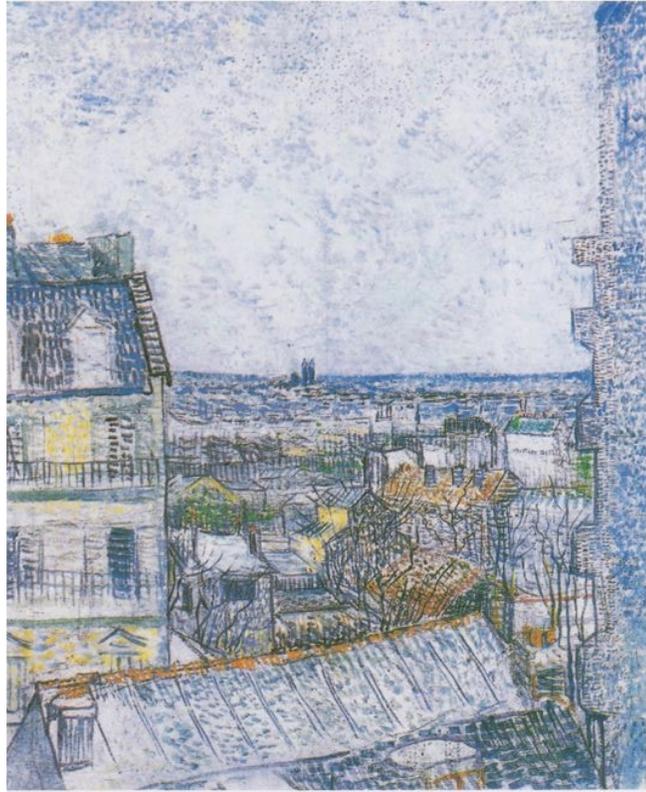
³⁰ Dans une des rares lettres conservées de Théo à sa soeur quelques mois après l'installation des deux frères rue Lepic, citée par Jo dans sa préface à l'édition hollandaise de la correspondance, il écrit: « La vie est presque insupportable; personne ne veut plus venir chez moi parce que Vincent ne fait que chercher querelle; en outre il est si désordonné que notre intérieur est loin d'être agréable. J'espère qu'il ira s'installer seul quelque part. Il en a déjà parlé, mais si je lui disais qu'il doit s'en aller, ce serait, pour lui, une raison de rester. Je ne lui veux aucun tort, mais je demande une chose, c'est qu'il ne m'en fasse pas; or, en restant, il m'en fait et il m'en coûte de le voir s'attarder »...il ajoute ceci: « On dirait qu'il y a deux hommes en lui, l'un admirablement doué, charmant et doux, l'autre égoïste et impitoyable. Ils apparaissent à tour de rôle, de sorte qu'on l'entend raisonner tantôt comme ceci, tantôt comme cela, avec des arguments aussi pour que contre. Il est dommage qu'il soit son propre ennemi car il rend la vie difficile non seulement aux autres mais à lui-même » (citée dans note des éditeurs de la correspondance, vol. 3, p. 10).



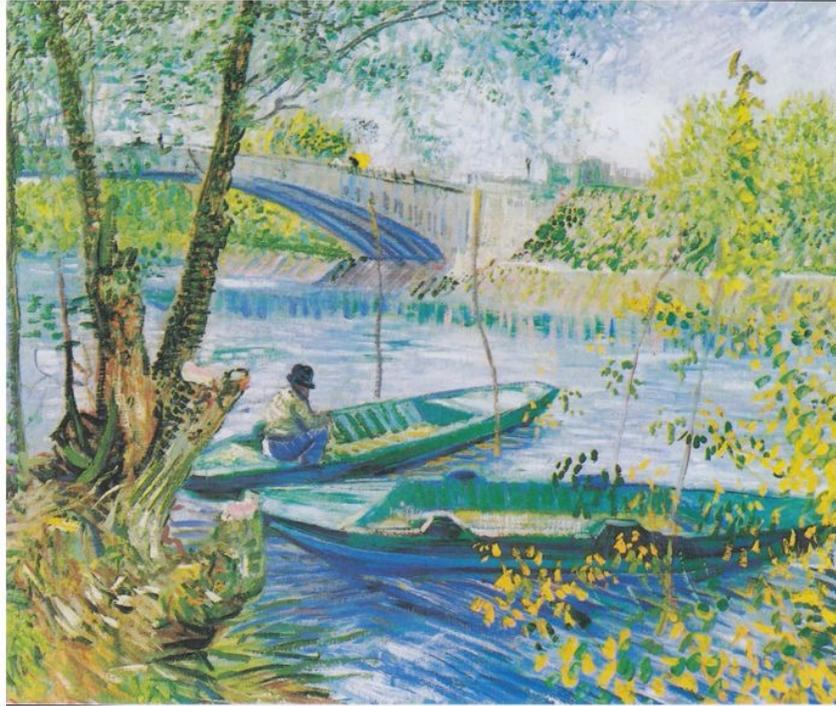
Montmartre: la carrière, les moulins (Paris, automne 1886)

Vue de Paris prise de la chambre de Vincent, rue Lepic -

Vue de Paris prise
de la chambre
de Vincent,
rue Lepic
(Paris, printemps 1887)

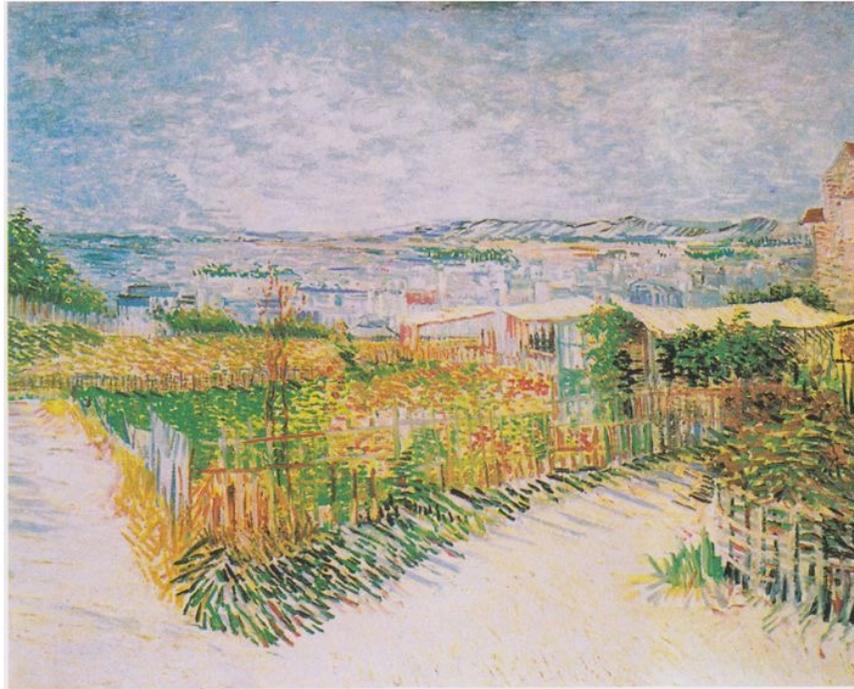


La Pêche au printemps, pont de Clichy -



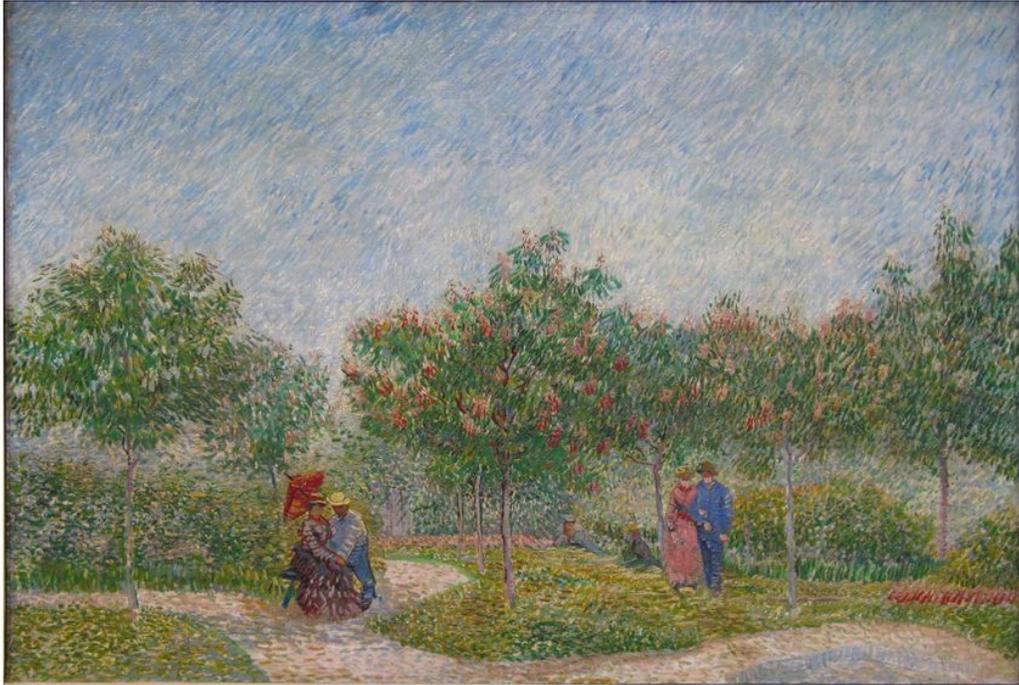
La Pêche au printemps, pont de Clichy
(Paris, printemps 1887)

Jardins potagers à Montmartre: la Butte Montmartre -



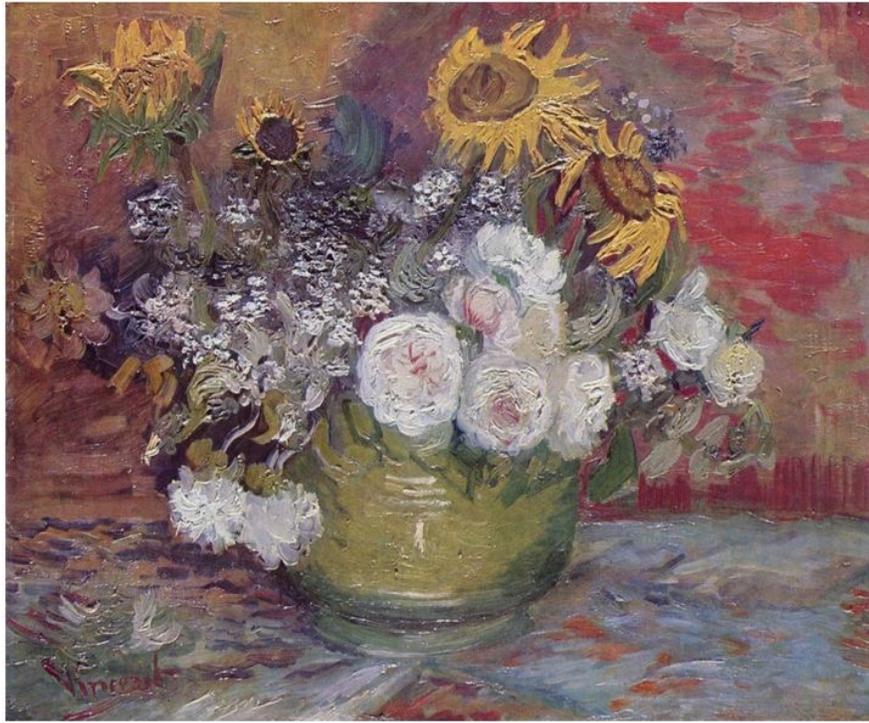
Jardins potagers à Montmartre: la Butte Montmartre
(Paris, juin-juillet 1887)

Le Parc Voyer d'Argenson à Asnières, les amoureux -



Le Parc Voyer d'Argenson à Asnières, les amoureux
(Paris, juin-juillet 1887)

pour plaire à Théo qui le lui demande depuis longtemps. C'est aussi durant ces quelques mois qu'il peindra pour la première fois les fameux Tournesols – sujet qu'il reprendra plusieurs fois à Arles comme décoration de son studio: Fleurs et tournesols – Deux Tournesols coupés.



Fleurs et tournesols (Paris, août-septembre 1886)

, -



Deux Tournesols coupés (Paris, août-septembre 1887)

La production de ces deux années a été d'une abondance étonnante: on a retrouvé 240 œuvres de ce séjour à Paris.

Les conflits avec Théo en viennent à dégénérer au point d'une séparation possible, mais au moment où ils font la paix finalement et que Théo demande à Vincent de rester, Vincent passe à nouveau par une crise de désespoir devant la décision de Théo d'épouser cette jeune femme qu'il a commencé à fréquenter, Jo Bonger, à Amsterdam. Il écrit: « Si je n'avais pas Théo, il ne me serait pas possible d'aboutir par mon travail à ce que je veux; mais ayant Théo comme ami, je crois que je ferai encore des progrès, que je pourrai m'épanouir » (W1, lettre à sa sœur, octobre 1887). Vincent imaginera comme solution une vie commune avec Théo et Jo. Mais Jo Bonger refuse à ce moment-là la proposition de Théo. Il s'ensuit une période de rapprochement intense entre les deux frères autour de l'ouverture de Théo aux Impressionnistes, la création à l'intérieur même de la maison Goupil où travaille toujours Théo, de l'Entresol, un lieu d'exposition de leurs œuvres.

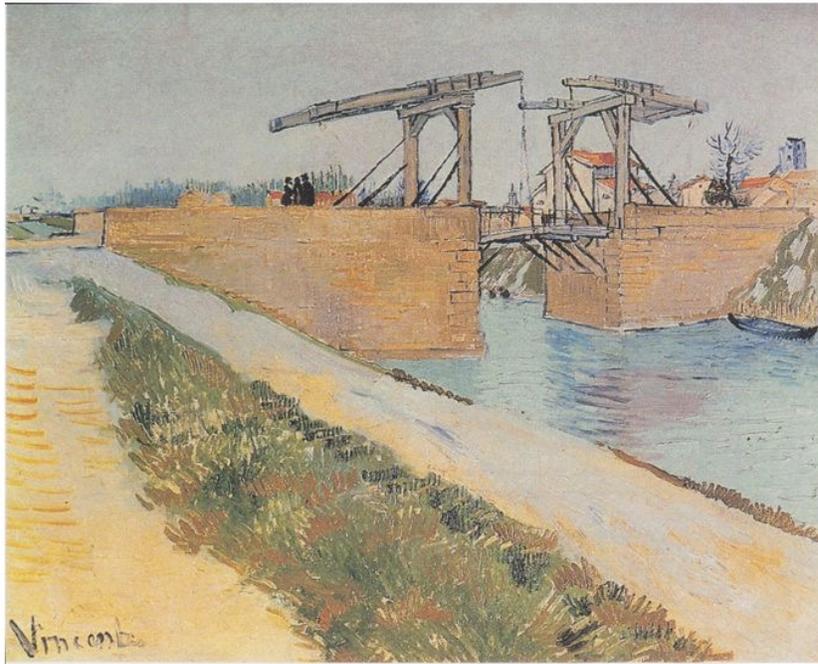
Puis, février 1888, départ soudain de Vincent pour Arles. Ce départ non annoncé est difficile à comprendre et Vincent ne l'a jamais vraiment expliqué. C'était pourtant une période de grande activité artistique personnelle, beaucoup d'artistes s'activaient autour de Théo et Vincent n'était jamais loin, même si ceux-ci hésitaient beaucoup à s'approcher vraiment de lui. Une lettre de

Vincent à sa mère écrite presque un an plus tard, apporte un éclairage à ce départ précipité. L'image du père, ainsi que la peur d'un trop grand rapprochement entre les deux frères qui serait nuisible pour Théo y sont évoqués: « Quand Pa ne fut plus là, et que je suis allé près de Théo à Paris, mon frère s'est attaché si fort à moi que j'ai appris à comprendre combien il avait aimé notre père. Aujourd'hui (je le dis à vous et pas à lui), il n'est que bon que je ne sois pas resté à Paris; nous nous serions, lui et moi, trop absorbés l'un dans l'autre; la vie n'est pas faite pour cela. Je ne saurais assez vous dire combien je trouve préférable pour lui que les choses soient ce qu'elles sont aujourd'hui, plutôt que comme avant. Il avait trop d'affaires fatigantes en tête; sa santé en souffrait » (619, fin décembre 1889).

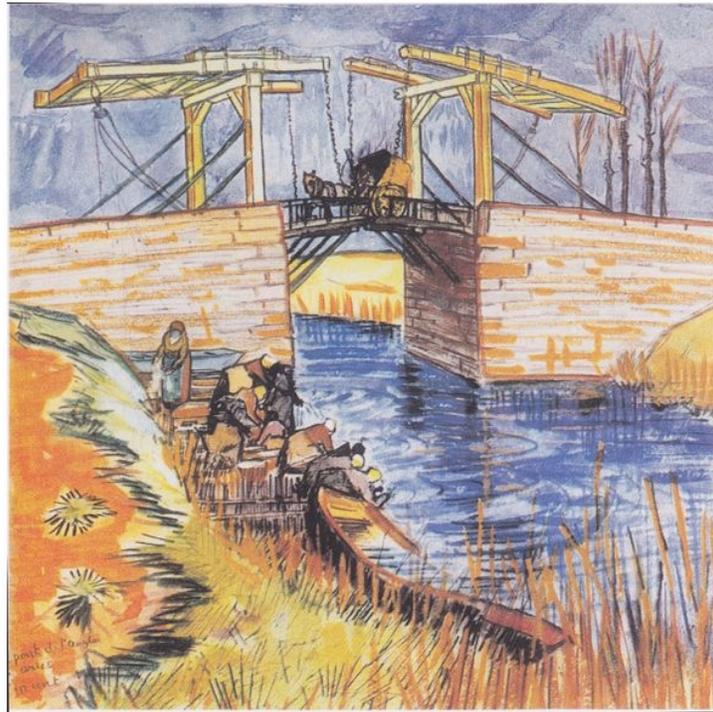
Mais il faut aussi penser à l'apparition d'un rival dans ce climat fragile. En effet, durant ce temps, avant ce départ subit, Gauguin entre en scène et Théo montre beaucoup d'admiration pour ses œuvres au point même d'accepter de le soutenir financièrement – alors que le soutien de Vincent est le plus souvent objet de conflit.

Arles (février 1888 – mai 1889)

Les premiers mois à Arles sont un mélange d'une relation affectueuse avec Théo autour des projets en cours à l'Entresol, mais aussi de nostalgie et de solitude où les paysages de la Provence lui rappellent ses paysages préférés de la Hollande. Ces souvenirs le conduiront à produire quelques magnifiques dessins et peintures comme le Pont de Langlois à Arles -



Le Pont de Langlois à Arles (Arles, mars 1888)

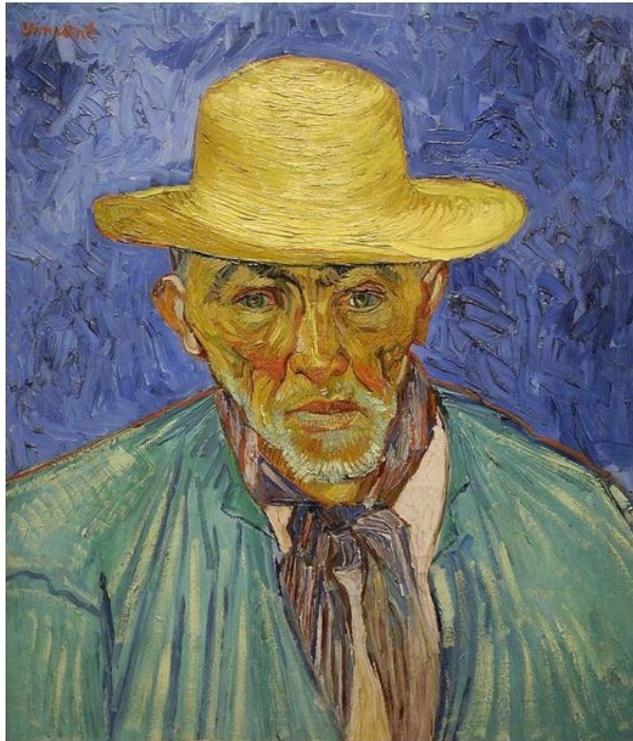


Le Pont de Langlois à Arles (Arles, avril 1888)

qui lui rappelle les ponts hollandais.

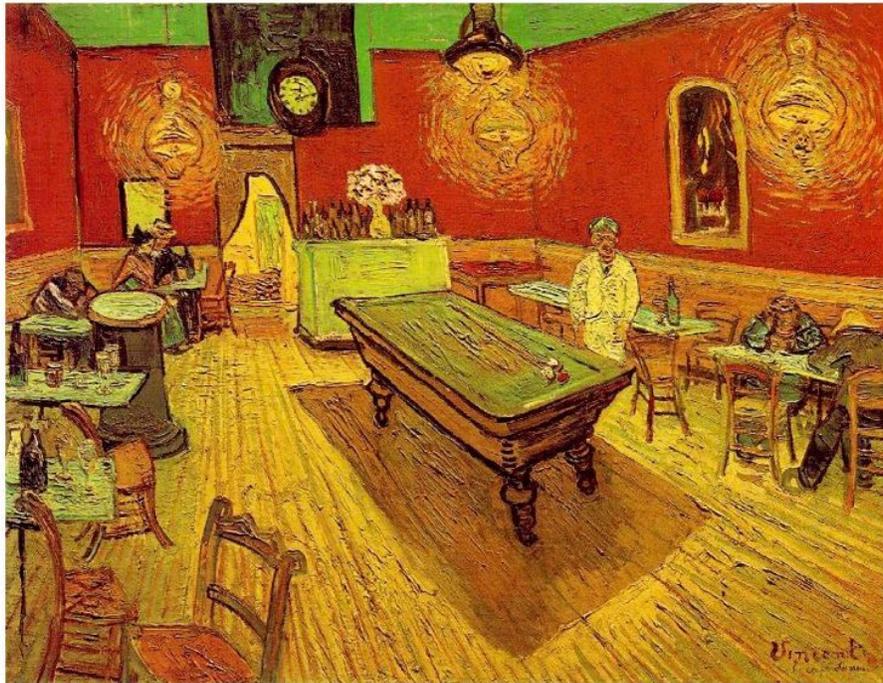
La correspondance des mois suivants annonce déjà les conflits futurs : Gauguin et Emile Bernard – un peintre qui est proche de Gauguin en Bretagne – s’intéressent tout à coup à la Bible et à la religion comme sujets de leur travail, ce qui met Vincent en furie. Il faut en rester à la nature : « je crois qu’actuellement il faut peindre les aspects riches et magnifiques de la nature. Nous avons besoin de gaité et de bonheur, d’espérance et d’amour » (à sa sœur, W7, septembre 1888). Il défend l’art de la portraiture – images de l’humanité³¹ - et dans cette veine, Vincent retrouvera ses sujets préférés : les paysans pauvres (Le vieux jardinier Patience Escalier)

³¹ Après avoir vanté Frans Hals et Rembrandt, il écrit : « Suis-je, mon cher copain Bernard, très incompréhensible? Cette fois-ci, je cherche à te faire voir la grande chose simple : la peinture de l’humanité, de toute une république disons plutôt, par le simple moyen du portrait » (B13, juillet 1888).



Portrait de Patience Escalier (Arles , août 1888)

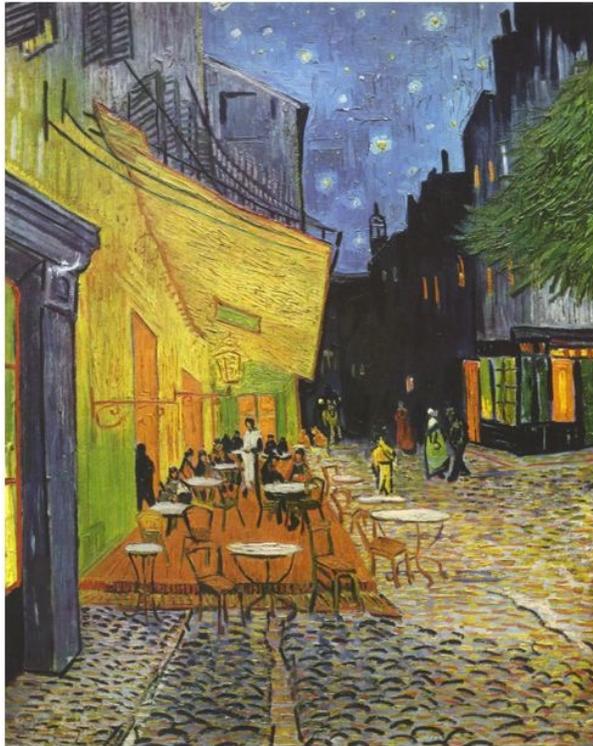
et les personnages qui vivent aux limites de la société et fréquentent l'auberge bien connue où il passe beaucoup de temps, images de son propre isolement et de sa propre marginalité (Le Café de nuit, Place Lamartine, Arles)



Le Café de nuit, Place Lamartine, Arles
(Arles, septembre 1888)

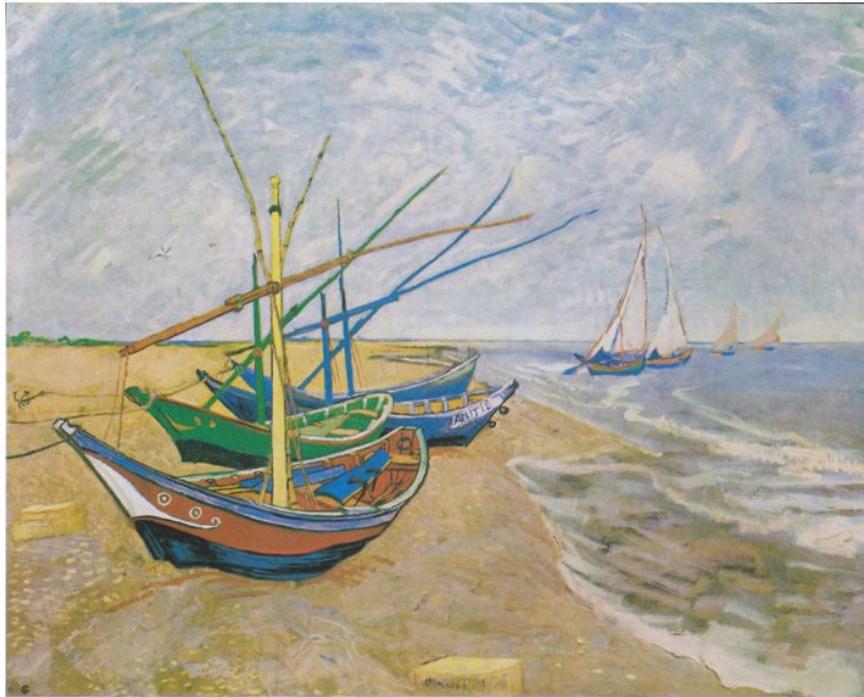
Terrasse du café le soir, Place du Forum, Arles -

Terrasse du café le soir,
Place du Forum, Arles
(Arles, septembre 1888)



Il n'y a chez Vincent aucune conscience de rivalité avec Gauguin, il est même obsédé par sa venue possible à Arles et par ses rêves d'une communauté d'artistes qui aident la génération future: «... Car nous chercherons encore une fois à presser la possibilité de votre venue...je ne cesse de songer à cette entreprise de fonder un atelier ayant vous-même et moi pour habitants fixes, mais dont nous désirerons tous les deux faire un abri et un asile pour les copains aux moments où ils se trouveront acculés dans leur lutte...à présent dans le vague d'un horizon, cependant voilà qu'elle me vient l'espérance, cette espérance à éclipse, qui, dans ma vie solitaire, m'a parfois consolé...je crois que si dès maintenant vous commencez à vous sentir le chef de cet atelier, dont nous chercherons à faire un abri pour plusieurs...je crois qu'alors vous vous sentirez relativement consolé des malheurs présents de gêne et de maladie, en considérant que probablement nous donnons nos vies pour une génération de peintres qui durera encore longtemps » (553a, mai 1888).

Les mois suivants constituent une époque de production intense Barques aux Saintes-Maries, -



Barques aux Saintes-Maries (Arles, fin juin 1888)

La Plaine de la Crau avec la ruine de Montmajour, -



La Plaine de la Crau avec la ruine de Montmajour
(Arles, juin 1888)

comme si l'imagination de cette relation idéalisée conduisait à des images d'une sérénité nouvelle. La mort de l'oncle Cent en plein cœur de l'été vient troubler cette sérénité, il peint à nouveau un « Le Semeur au soleil couchant » -



Le Semeur au soleil couchant (Arles, juin 1888)

symbole pour lui de l'infini: « Voici un croquis d'un semeur : grand terrain de mottes de terre labourée, franchement violet en grande partie. Champ de blé mûr, d'un ton ocre jaune avec un peu de carmin...je ne te cache pas que je ne déteste pas la campagne y ayant été élevé – des bouffées de souvenirs d'autrefois, des aspirations vers cet infini dont le semeur, la gerbe sont les symboles m'enchangent encore, comme autrefois » (lettre à Emile Bernard, B7, juin 88).

Au milieu de septembre, Gauguin remet en question sa venue, et Théo suggère à Vincent de laisser tomber son rêve de communauté à la Maison Jaune - La Maison jaune - La Maison de Vincent -



La Maison jaune (La Maison de Vincent)
Arles, septembre 1888

C'est à nouveau un accès de grande mélancolie, il craint de devenir malade comme Monticelli, un peintre qu'il admire et qui est mort dans une grande pauvreté. Il se tourne à nouveau vers la religion et s'intéresse aux étoiles : « „,Cela n'empêche, que j'ai un besoin terrible de – dirai-je le mot – de religion, alors je vais la nuit dehors pour peindre les étoiles, et je rêve toujours un tableau comme cela avec un groupe de figures vivantes de copains » (543, septembre 1888). La beauté de l'infini comme consolation de sa solitude lui fait produire l'une de ses belles nuits étoilées, La Nuit étoilée sur le Rhône -



La Nuit étoilée sur le Rhône (Arles, septembre 1888)

Mais le rêve d'une grande amitié est toujours présent, et suite à des négociations financières entre Théo et Gauguin, celui-ci annonce enfin sa venue. Vincent décore le studio où il s'imagine travailler avec Gauguin et il parle de cette chambre où Théo ou Gauguin logeront – comme si Théo devait les rejoindre dans cette communauté d'artistes: «... La chambre où alors tu logeras, ou qui sera à Gauguin, si G. vient, aura sur les murs blancs une décoration des grands tournesols jaunes » (534, septembre 1888). À ces fameux Tournesols - Douze Tournesols dans un vase -

Douze Tournesols
dans un vase
(Arles, août 1888)



s ajoutera Jardin public à Arles : le Jardin du poète III -

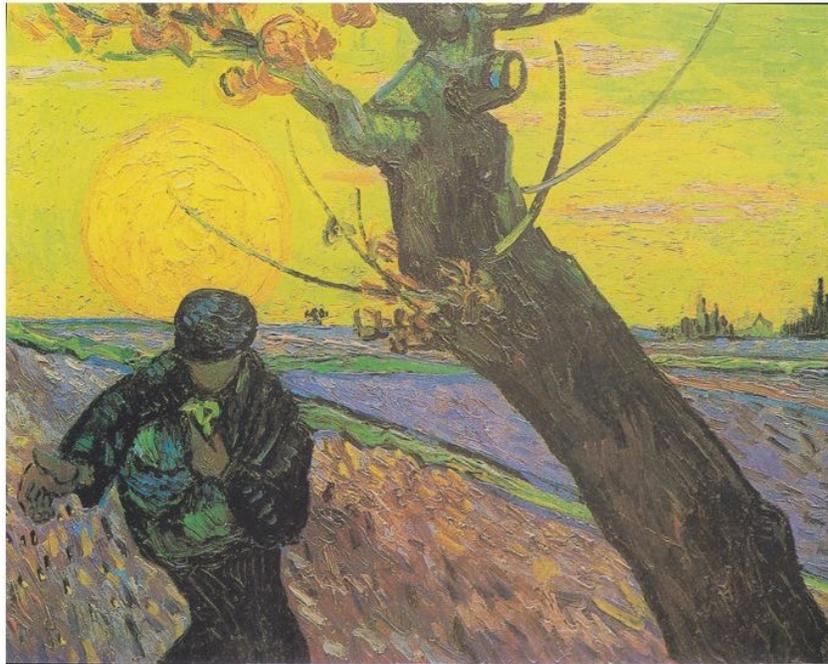


Jardin public à Arles : le Jardin du poète III
(Arles, octobre 1888)

car Vincent compare dans son esprit Gauguin aux grands poètes qu'il admire: « ...Pour la chambre où vous logerez j'ai bien exprès fait une décoration, le jardin d'un poète...le banal jardin public renferme des plantes et buissons qui font rêver aux paysages où l'on se représente volontiers Botticelli, Giotto, Pétrarque, le Dante et Boccace...et j'eusse voulu peindre ce jardin de telle façon que l'on penserait à la fois au vieux poète d'ici (ou plutôt d'Avignon) Pétrarque et au nouveau poète d'ici – Paul Gauguin » (553a, mai 1888). Ce grand rêve communautaire et cette amitié idéalisée se termineront très mal.

Le séjour de Gauguin à Arles (23 octobre-25 décembre 1888)

Gauguin arrive enfin, le 23 octobre 1888. Il vivra deux mois avec Vincent, et ces deux mois seront rapidement marqués d'un climat de conflit qui deviendra tragique. Vincent se sent rapidement très inférieur à lui, car il reçoit de Théo un mandat de 500 francs à l'intention de Gauguin, pour une de ses peintures chèrement vendue. Au cours des semaines suivantes, sans se rendre compte de la souffrance de Vincent, Théo écrit à Gauguin que Degas est très enthousiaste de ses œuvres et que plusieurs ont été vendues. La compétition entre peindre la nature – Vincent - et peindre de mémoire – Gauguin – se développe graduellement et Vincent fait quelques concessions à « composer de tête ». Mais la soumission au « maître » est éventuellement remplacée par une attitude de défi : il peint un nouveau Le Semeur au coucher du soleil -



Le Semeur au coucher du soleil
(Arles, novembre 1888)

qu'il décrit ainsi: «... Immense disque citron comme soleil. Ciel jaune à nuages roses. Le terrain violet; le semeur et l'arbre bleu de prusse » (558a, octobre 1888).

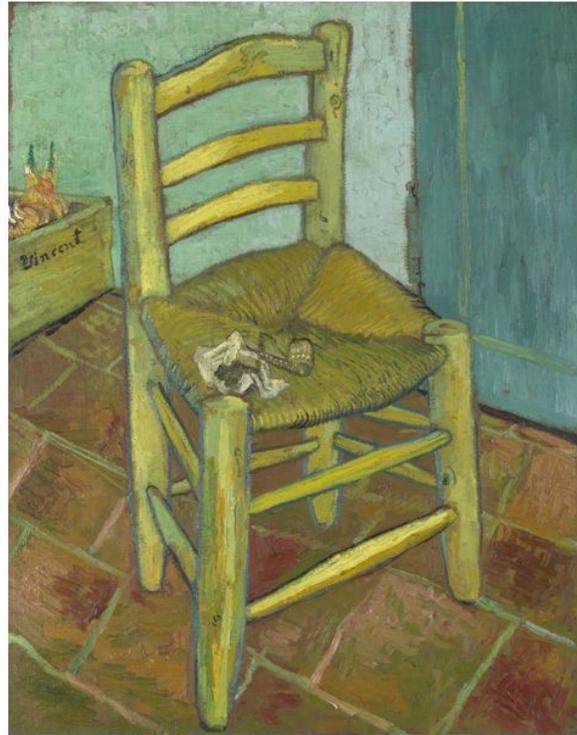
Sent-il déjà l'abandon de son rival? Vincent peint les deux chaises – Le Fauteuil de Paul Gauguin (Le Fauteuil vide) -

Le Fauteuil de
Paul Gauguin
(Le Fauteuil vide)
(Arles, décembre 1888



et La Chaise de Vincent avec sa pipe -

La Chaise de Vincent
avec sa pipe
(Arles, décembre 1888)



qui expriment symboliquement la profonde différence entre lui et Gauguin : « l’humble naïveté versus l’élégance ostentatoire » (Naifeh et Smith, 683), mais aussi déjà le sentiment de perte de l’ami rêvé. Vincent écrira plus tard: «... quelques jours avant de nous séparer alors que la maladie m’a forcé d’entrer dans une maison de santé j’ai essayé de peindre « sa place vide ». C’est une étude de son fauteuil en bois brun rouge sombre, le siège en paille verdâtre et à la place de l’absent un flambeau allumé et des romans modernes » (626a, février 1890, lettre à Albert Aurier). Et Vincent a probablement senti – même s’il ne l’a pas exprimé dans ses lettres – toute l’agressivité de Gauguin dans la caricature que celui-ci a peinte de lui en train de peindre les tournesols - Vincent en train de peindre des tournesols - ³².

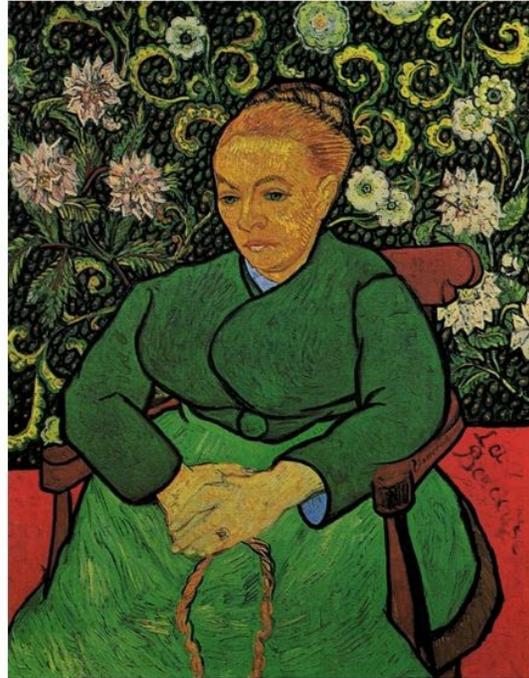
³² Il y a toute une littérature sur cette peinture – voir à ce sujet Naifeh et Smith, les notes de la page 686. En septembre 1889, Vincent écrit de St-Rémy: « As-tu vu ce portrait que Gauguin a fait de moi, peignant des tournesols? Ma figure s’est après tout bien éclairée depuis, mais c’était moi extrêmement fatigué et chargé d’électricité comme j’étais alors » (605). Beaucoup plus tard, Gauguin racontait : « Quand le portrait a été fini, il m’a dit: ‘Oui, c’est moi, mais comme un fou’ » (Gauguin, cité in Erpel, p. 47).



Gauguin: Vincent en train de peindre des tournesols
(Arles, décembre 1888)

Plusieurs événements provoquent l'angoisse chez Vincent: Gauguin annonce tout à coup qu'il doit partir sans vraiment donner de raisons, Théo vante Gauguin dans une lettre et lui prédit un succès plus grand que celui de Monet. Vincent a l'impression que Théo n'a plus confiance dans son avenir artistique. Tout cela à l'approche de Noël, ce moment toujours terrible pour lui, où il a le plus besoin d'une mère qui console son enfant en crise. Vincent commence alors le portrait de Madame Roulin qui vient d'accoucher - La Berceuse (Madame Augustine Roulin) –

La Berceuse
(Madame Augustine Roulin)
(Arles, décembre 1888)



qu'il reprendra plusieurs fois au cours des prochains mois.

C'est dans ce contexte déjà lourd, où Vincent craint le départ de Gauguin et où Théo vante ses œuvres, que Vincent apprend, deux jours avant Noël, que le mariage de Théo et Jo Bonger est maintenant décidé.³³ Ce soir-là, il voit Gauguin sortir dans la nuit, il le suit craignant le départ de celui-ci, départ qu'il se fait confirmer. Il retourne chez lui et s'agresse lui-même en se coupant l'oreille. Il se panse vite, enveloppe son oreille dans un mouchoir et va l'apporter à la prostituée chez qui il pense que Gauguin se trouve, en lui disant de la donner à Gauguin avec le message : « souviens-toi de moi ».³⁴ Cet accès psychotique durera plusieurs jours, marqué d'hallucinations, de fantômes qui l'accusent, il nommera entre autres Degas, Gauguin, Théo, son père. Théo viendra passer le jour de Noël avec lui à l'hôpital, mais retourne le même jour chez lui.

C'est le premier véritable épisode psychotique de Vincent. Les deux événements - l'annonce du mariage de Théo et la menace de départ de Gauguin - sont plus que Vincent ne peut supporter.

³³ Naifeh et Smith en viennent à penser que la nouvelle avait rejoint Vincent ce jour-là (703, note 286).

³⁴ Voir la longue discussion de Naifeh et Smith à ce sujet et leur conclusion que Vincent voulait que son oreille soit donnée à Gauguin (704, note 315).

Le sentiment d'être abandonné des deux en même temps provoque une intense agressivité qu'il ne peut exprimer que sur lui-même, mais la visite à la prostituée avec l'oreille et le message pour Gauguin expriment bien combien celui-ci est au cœur de cette auto-agression. C'est en somme l'abandon total contre lequel il se bat depuis toujours.

Les derniers mois à Arles (janvier à mai 1889)

Ce sentiment d'abandon sera très présent au cours de ces quelques mois. Gauguin est reparti très vite suite à l'auto-agression. Durant ces quelques semaines, aucune lettre n'arrive de Théo, complètement occupé par les préparatifs de son mariage qui doit avoir lieu en avril. Vincent est mis en chambre isolée à l'Hôtel-Dieu pendant un mois suite aux pressions de l'entourage. Il doit aussi faire face au départ de l'ami qu'il s'est fait à Arles, le postier Roulin - Portrait de Joseph Roulin, assis -

Portrait de
Joseph Roulin, assis
(Arles, début août 1888)



« ...un malheur n arrive jamais seul. Hier Roulin est parti...c'était touchant de le voir avec ses

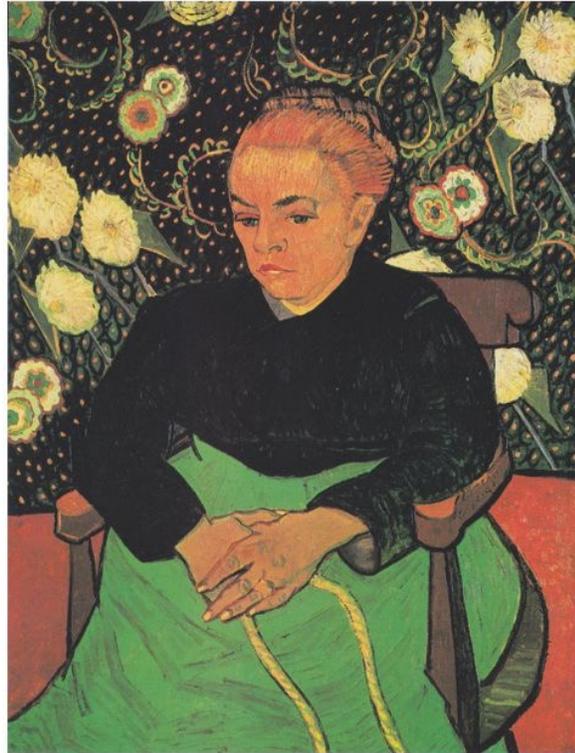
enfants ce dernier jour, surtout avec la toute petite quand il la faisait rire et sauter sur ses genoux et chanter pour elle » (573f, 23 janvier 89)³⁵.

Dans la même lettre, Vincent raconte ce qui se passait dans sa tête durant sa maladie, nous montrant encore une fois l'importance de son enfance : « Pendant ma maladie, j'ai revu chaque chambre de la maison à Zundert, chaque sentier, chaque plante dans le jardin, les aspects d'alentour, les champs, les voisins, le cimetière, l'église, notre jardin potager derrière – jusqu'au nid de pie dans un haut acacia dans le cimetière. ...pour se souvenir de tout cela il n'y a plus que la mère et moi ».

Aux prises avec ce sentiment d'abandon intense - Gauguin, Théo, Roulin qui ne sont plus là - il reprend *La Berceuse* laissée de côté avant la crise de Noël. Cette peinture qui représente la mère berçant son nouvel enfant est inspirée du *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, et Vincent, qui a gardé un contact épistolaire avec Gauguin, décrit bien dans sa lettre à Théo fin janvier la mélancolie qu'il ressent lui-même: « ...Je viens de dire à Gauguin au sujet de cette toile, que lui et moi ayant causé des pêcheurs d'Islande et de leur isolement mélancolique, exposés à tous les dangers, seuls sur la triste mer, je viens d'en dire à Gauguin qu'ensuite de ces conversations intimes il m'était venu l'idée de peindre un tel tableau, que des marins, à la fois enfants et martyrs, le voyant dans la cabine d'un bateau de pêcheurs d'Islande, éprouveraient un sentiment de berceement leur rappelant leur propre chant de nourrice » (574f, 28 janvier 1889). Madame Roulin, la femme du postier, est le modèle de cette fameuse peinture, qui exprime bien la relation d'une mère berçant son enfant – mais cette mère est triste et on ne voit que le cordon l'unissant au berceau, sans voir celui-ci, ni l'enfant! Entre décembre 1888 et mars 1889, Vincent fera cinq tableaux différents de *La Berceuse* (Madame Augustine Roulin) -

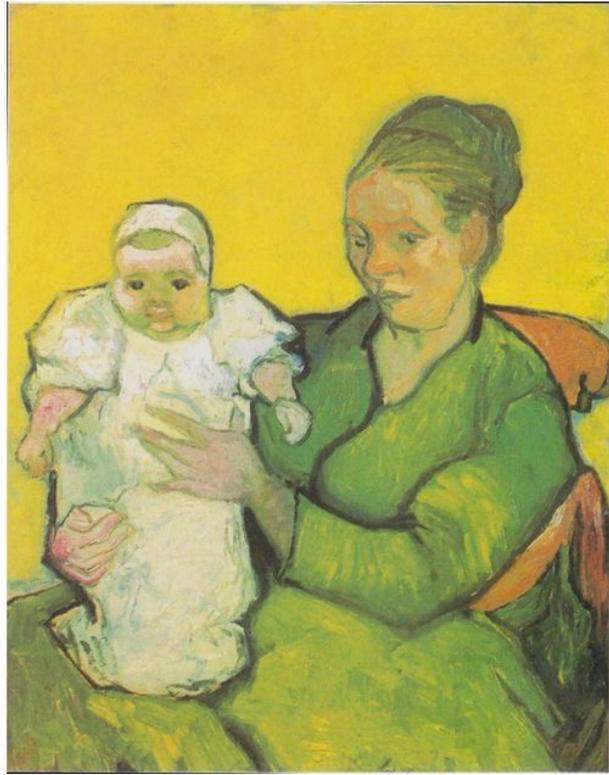
³⁵ Ce postier était sans doute devenu un personnage très proche de Vincent et jouait un rôle de soutien. Au début avril, quelques semaines plus tard, il écrira ceci de lui qui est venu le visiter à l'hôpital: « Roulin tout en n'étant pas assez âgé pour être pour moi comme un père, toutefois il a pour moi des gravités silencieuses et des tendresses comme serait d'un vieux soldat pour un jeune. Toujours – mais sans une parole – un je ne sais quoi qui paraît vouloir dire : nous ne savons pas ce qui nous arrivera demain, mais quoi qu'il en soit, songe à moi. Et cela fait du bien quand cela vient d'un homme qui n'est ni aigri, ni triste, ni parfait, ni heureux, ni toujours irréprochablement juste. Mais si bon enfant et si sage et si ému et si croyant ». (583, début avril 1889).

La Berceuse
(Madame Augustine Roulin)
(Arles, février 1889)



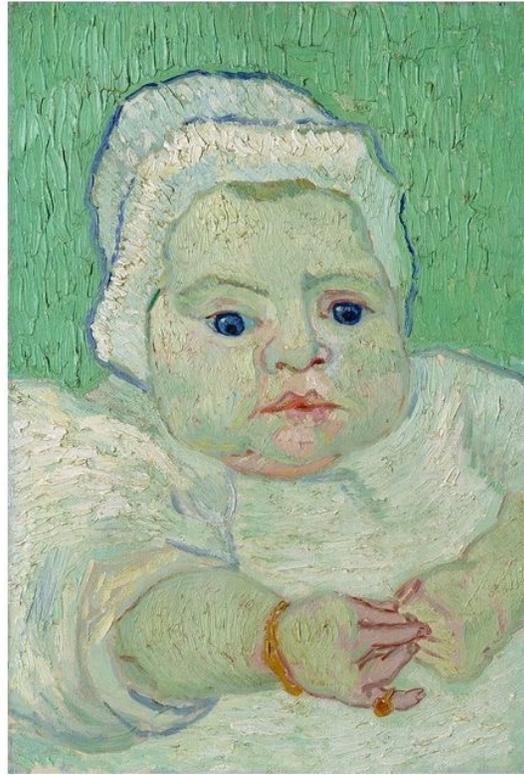
Il peindra aussi Augustine Roulin avec son bébé -

Augustine Roulin
avec son bébé
(Arles, novembre-
décembre 1888)



ainsi que trois tableaux de l'enfant, intitulés Le Bébé Marcelle Roulin -

Le Bébé Marcelle Roulin
(Arles, décembre 1888)

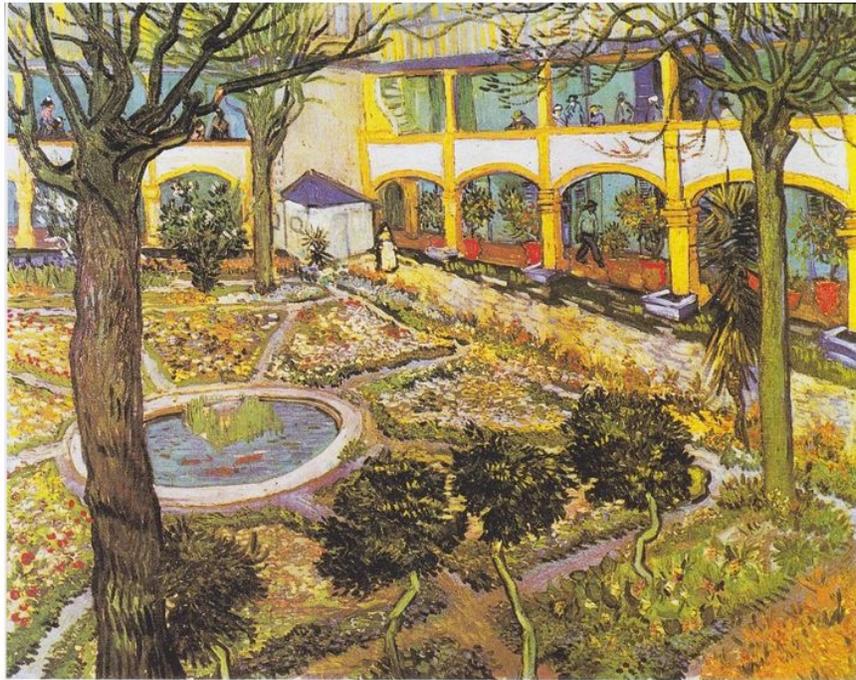


Tout au cours de cet épisode psychotique qui dure plusieurs mois, des périodes de lucidité nous montrent Vincent d'abord refusant la réalité du mariage de Théo, puis graduellement reconnaissant et acceptant l'événement. Il remercie Théo pour tout ce qu'il a fait pour lui, et reconnaît que Théo doit transférer son affection vers sa femme: « ... Toutes tes bontés pour moi, je les ai trouvées plus grandes que jamais aujourd'hui, je ne peux pas te le dire comme je le sens, mais je t'assure que cette bonté-là a été d'un bon aloi, et si tu n'en vois pas les résultats mon cher frère ne te chagrine pas pour cela, ta bonté te demeurera. Seulement reporte sur ta femme cette affection tant que possible. Et si nous correspondons un peu moins, tu verras que si elle est telle que je la crois, elle te consolera. Voilà ce que j'espère » (585, 21 avril 1889). Il comprend qu'il faut commencer une nouvelle vie par lui-même.

Les médecins qui s'occupent de lui pensent sérieusement à l'interner, Théo est ambivalent entre l'asile public à Marseille et un hôpital privé plus près de Paris. C'est finalement Vincent, très conscient de sa maladie, qui décidera lui-même de s'interner dans un hospice privé à Saint-Rémy: « ... À la fin du mois je désirerais aller encore à l'hospice à Saint-Rémy ou une autre institution de ce genre... Excusez-moi d'entrer dans des détails pour raisonner tout le pour ou le contre d'une telle démarche. Cela me casserait beaucoup la tête d'en causer. Suffira, j'espère, que je

dise que je me sens décidément incapable de recommencer à reprendre un nouvel atelier et d'y rester seul...Et provisoirement je désire rester interné autant pour ma propre tranquillité que pour celle des autres » (585, 21 avril 1889). - « ...Je suis « mal pris » dans la vie et mon état mental est non seulement mais a été aussi abstrait, de façon que quoi qu'on ferait pour moi, je ne peux pas réfléchir à équilibrer ma vie. Là où je dois suivre une règle comme ici à l'hospice, je me sens tranquille » (589, 2 mai 1889). Il y entre le 8 mai 1889.

Avant son départ, il peindra le Jardin de l'hôpital d'Arles -



Jardin de l'hôpital d'Arles (Arles, avril 1889)

La Plaine de la Crau avec des pêchers en fleurs -



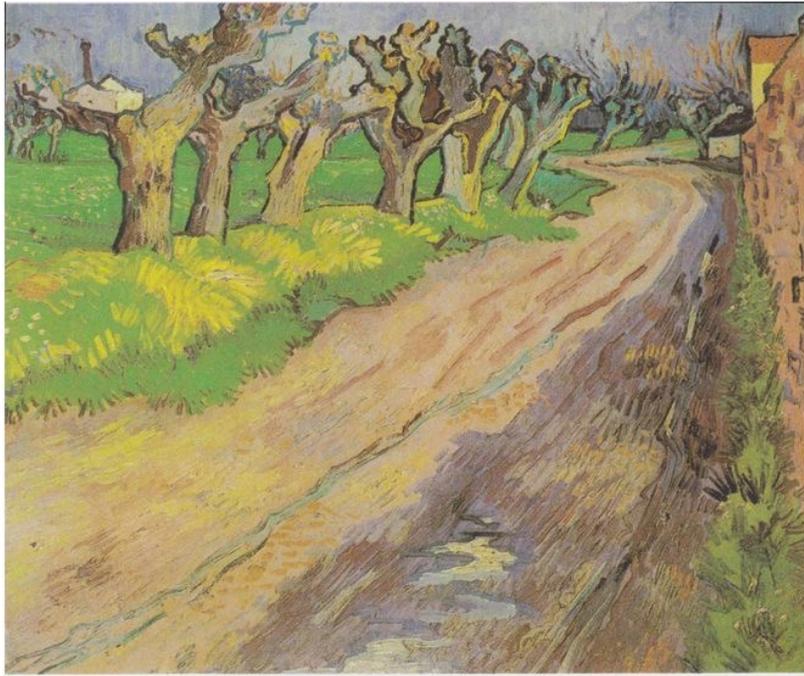
La Plaine de la Crau avec des pêcheurs en fleurs
(Arles, avril 1889)

et les deux oeuvres très symboliques de son conflit intérieur entre espérance et désespoir: Vue
d Arles avec arbres en fleurs -



Vue d'Arles avec arbres en fleurs (Arles, avril 1889)

et Chemin avec saules élagués -



Chemin avec saules élagués (Arles, avril 1889)

Deux jours avant de rejoindre Saint-Rémy, il exprime à nouveau son attachement à Théo : « ...Si j'étais sans ton amitié on me renverrait sans remords au suicide et quelque lâche que je sois je finirais par y aller » (588, 30 avril 1889). Dans sa dernière lettre d'Arles à Théo, il écrit : «... Or moi comme peintre je ne signifierai jamais rien d'important, je le sens absolument », et il continue, plus loin dans la même lettre : « ...le principal c'est de se sentir bien unis, et cela n'est pas encore dérangé. J'ai une certaine espérance, qu'avec ce qu'en somme je sais de mon art, il arrivera un temps où je produirai encore, quoique dans l'asile » (590, 3 mai 1889).

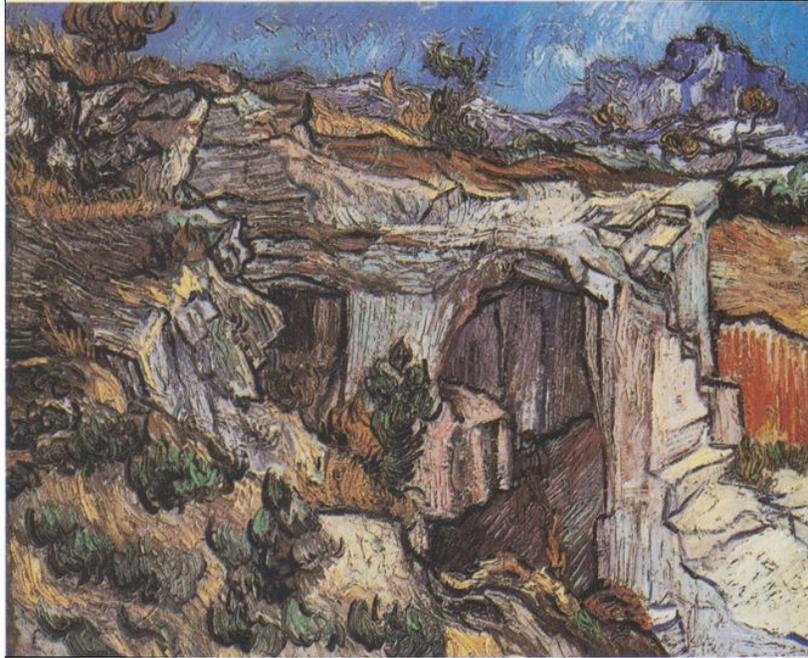
Saint-Rémy – (mai 1889 - mai 1890)

Vincent demeurera un an entier dans cette institution. Il y aura durant cette année plusieurs passages de la clarté à la mélancolie, et plusieurs attaques psychotiques, de durée variable, pouvant durer jusqu'à 2 mois. Vincent continue d'être très influencé par les événements marquants qui se déroulent au cours de cette année dans la vie de Théo et de Jo, ses réactions à ces événements - plaisir, angoisse, tristesse - jouant sans doute un rôle dans ces attaques successives. Il cherche à se consoler en retrouvant ses amis d'Arles, et en tentant de se rapprocher de sa mère. Ce sera aussi une année de production artistique remarquable: 140 tableaux y ont été réalisés.

Les attaques que subit Vincent semblent en effet être très liées aux émotions qu'il ressent en réaction à ce qui se passe dans la vie de Théo et Jo. Ils se sont mariés en avril et Jo apprend à Vincent début juillet qu'elle est enceinte, lui demandant d'être le parrain de cet enfant que l'on veut nommer Vincent. Il semble heureux de cette nouvelle : «... il y a de quoi reprendre goût à la vie, quand j'y songe que moi je vais passer à l'état d'oncle de ce garçon projeté par ta femme » (603, 6 juillet 1889). Mais il apprend aussi les problèmes de santé de Théo, et il lui écrit pour lui exprimer à la fois sa culpabilité d'avoir accaparé son affection et son désir de le laisser à ses nouvelles responsabilités de père.³⁶

Il pense beaucoup à Théo et à Jo qui attendent leur enfant dans la tranquillité - «... Je m'imagine que tu seras bien absorbé par la pensée de l'enfant à venir...avec le temps j'ose croire que tu trouveras ainsi beaucoup de sérénité intérieure...n'empêche que par les liens d'avoir femme et enfant, on se rattache quand même à cette nature plus simple et plus vraie, dont l'idéal nous hante parfois » (600, 9 juillet). Mais quelques semaines plus tard, il écrit à Théo: « ...moi surtout à présent étant malade, je cherche à faire quelque chose pour me consoler, pour mon propre plaisir ». Dans cette même lettre, il raconte alors avoir été frappé d'un sentiment d'angoisse intense alors qu'il est allé peindre une vieille carrière : «... Moi j'aime assez l'entrée d'une carrière que je faisais quand j'ai senti cette attaque commencer, parce que les verts sombres vont à mon goût bien avec les tons d'ocre; il y a quelque chose de triste dedans, qui est sain » (607, septembre 1889) - Carrière près de Saint-Rémy -

³⁶ « Si reprendre courage sur des fautes commises et à commettre, ce qui est ma guérison, m'est encore dur, n'oublions pas dès lors que soit nos spleens et mélancolies, soit nos sentiments de bonhomie et de bon sens, ne sont pas nos guides uniques et surtout pas nos gardes définitifs, et que si tu te trouves toi aussi devant de dures responsabilités à risquer, sinon à prendre, ma foi ne nous occupons pas trop l'un de l'autre...prends-la ta paternité dans ta qualité d'exilé et d'étranger et de pauvre...ainsi tout en partageant les soucis de ta femme sur ta santé, je ne vais pas jusqu'à croire ce que momentanément je m'imaginai que des inquiétudes pour moi étaient cause de ton silence à mon égard relativement long... » (603, 6 juillet 1889).



Carrière près de Saint-Rémy (Saint-Rémy, octobre 1889)

On peut penser que la tristesse et la solitude ressenties devant la sérénité qu'il imagine dans le couple Théo-Jo précipitent les 2 mois d'attaques qui suivent (de juillet à la fin août), marquées par des hallucinations où des figures religieuses sont très présentes. Il voit en particulier la Pietà (d'après Delacroix) -

Pietà (d'après Delacroix)
(Saint-Rémy,
septembre 1889)



et Tête d'ange (d'après Rembrandt) -



Tête d'ange (d'après Rembrandt)
(Saint-Rémy, septembre 1889)

figures de consolation qu'il peindra moitié en noirceur, moitié en lumière.

Au début de février, il apprend la naissance de l'enfant de Théo, il en est très heureux, et dans les jours qui suivent, il commencera cette magnifique peinture Branches fleuries d'amandier -

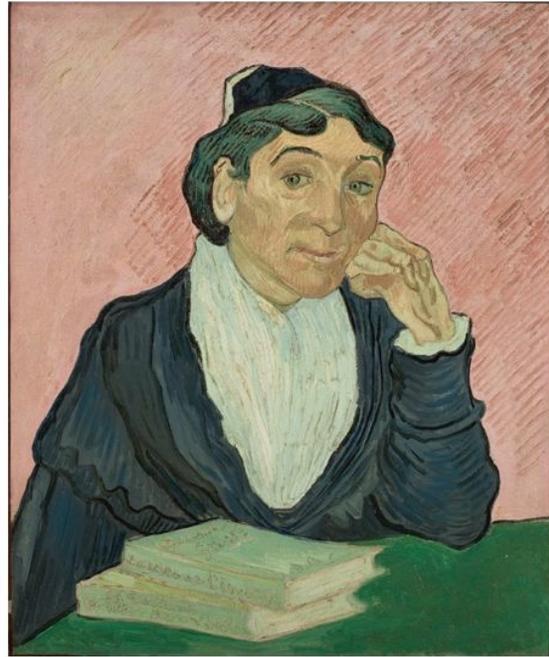


Branches fleuries d'amandier (Saint-Rémy, février 1890)

Il écrit à sa mère : « ...J'aurais bien préféré que Théo ait donné à son fils le nom de Pa, à qui j'ai tant pensé ces jours-ci, plutôt que le mien. Mais enfin maintenant que c'est fait, je me suis mis tout de suite à faire un tableau pour lui, une toile à suspendre dans leur chambre à coucher : quelques grosses branches fleuries d'amandier blanc sur un fond de ciel bleu » (627, 15 février 1890). Et il le confirme à sa soeur : « ...je me suis mis à peindre ces jours-ci pour lui une grande toile bleu de ciel sur lequel se détachent des branches fleuries » (W20, février 1890). Une attaque survient alors qui l'empêche de travailler pendant plusieurs semaines, et ce n'est qu'à la fin avril qu'il peut terminer la peinture de l'amandier et l'envoyer à Théo. Comme la peur de l'abandon de Gauguin l'avait conduit à peindre Madame Roulin et son enfant dans son berceau, la naissance de l'enfant, tout en suscitant de la joie – et le plaisir de lui donner cet amandier en fleurs - provoque aussi des sentiments de perte et de séparation, comme si Théo allait tout donner à cet enfant et en s'éloignant de lui, lui enlever toute possibilité de consolation.

Pendant ses périodes de rémission, Vincent trouve diverses façons de se consoler. Il est demeuré très attaché à quelques amis qu'il s'est faits à Arles et on lui permet d'aller les retrouver. C'est ainsi que dans un premier voyage en octobre il convainc Madame Ginoux, propriétaire du Café de la Gare, de poser pour lui. C'est une nouvelle image maternelle - ce sera l'Arlésienne (Madame Ginoux) -

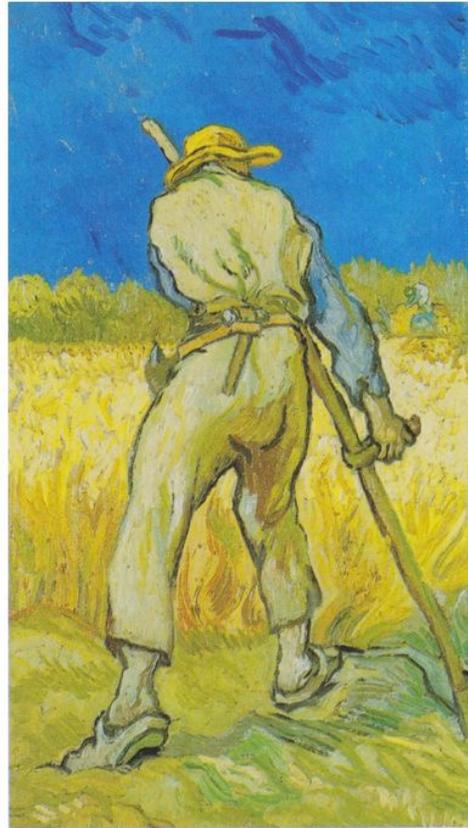
L'Arlésienne
(Madame Ginoux)
(Saint-Rémy, février 1890)



Mais, dans un deuxième voyage où il lui apporte cette peinture et la lettre de Théo annonçant la vente d'une première peinture, on le retrouve le lendemain matin perdu dans les rues d'Arles, incapable de se rappeler qui il est, où il est, et pourquoi. La peinture n'a jamais été retrouvée - heureusement Vincent en avait fait plusieurs copies. Cette attaque durera deux mois.

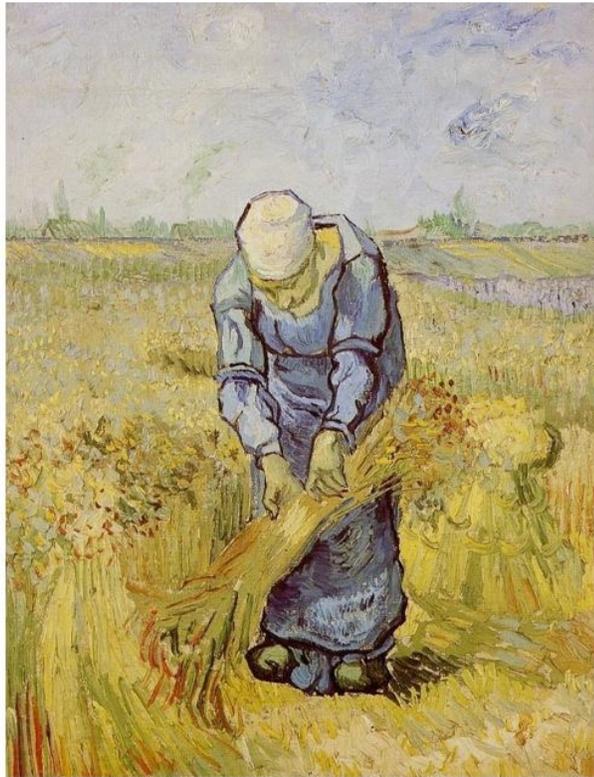
Il se tourne aussi pour se consoler vers les images de Millet, l'un de ses peintres favoris dont il fait plusieurs peintures qu'il dit être des copies: «...moi surtout à présent étant malade, je cherche à faire quelque chose pour me consoler, pour mon propre plaisir...un tas de gens ne copient pas, un tas d'autres copient – moi je m'y suis mis par hasard et je trouve que cela apprend et surtout me console» (607, septembre 1889). - «... Ah Millet! Millet! Celui-là comme il a peint l'humanité et le quelque chose là-haut familier et pourtant solennel » (W20, février 1890). - « ... Millet c'est la voix du blé...Millet nous a rouvert les idées pour voir l'habitant de la nature » (614a) - Le Moissonneur (d'après Millet) -

Le Moissonneur
(d'après Millet)
(Saint-Rémy,
septembre 1889)



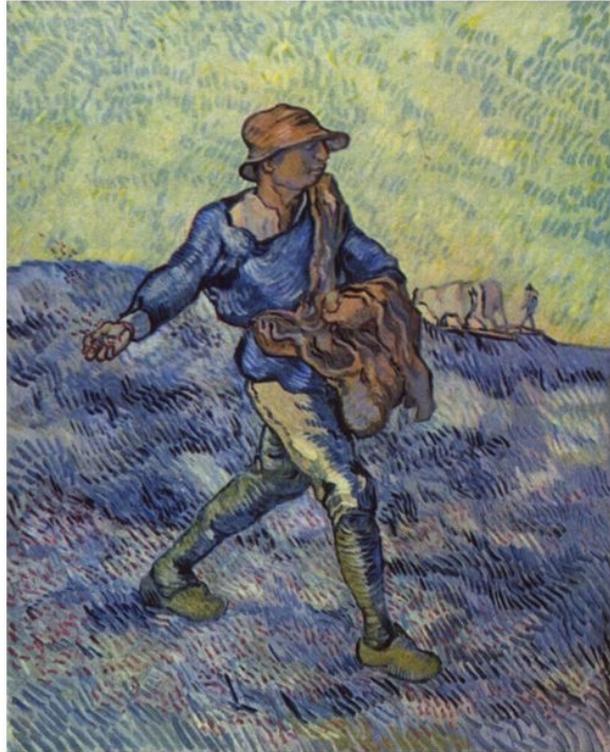
Paysanne gerbant le blé (d'après Millet) -

Paysanne gerbant le blé
(d'après Millet)
(Saint-Rémy,
septembre 1889)



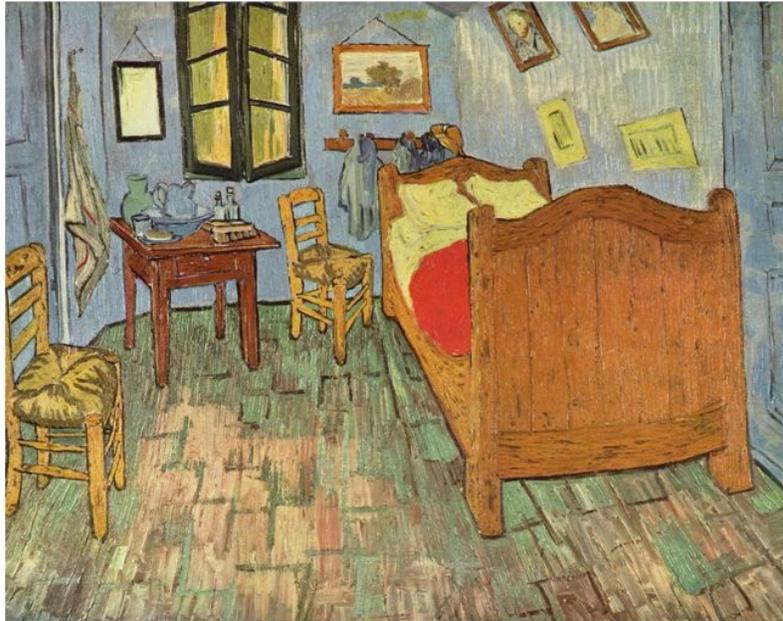
Le Semeur (d'après Millet) -

Le Semeur (d'après Millet)
(Saint-Rémy,
fin octobre 1889).



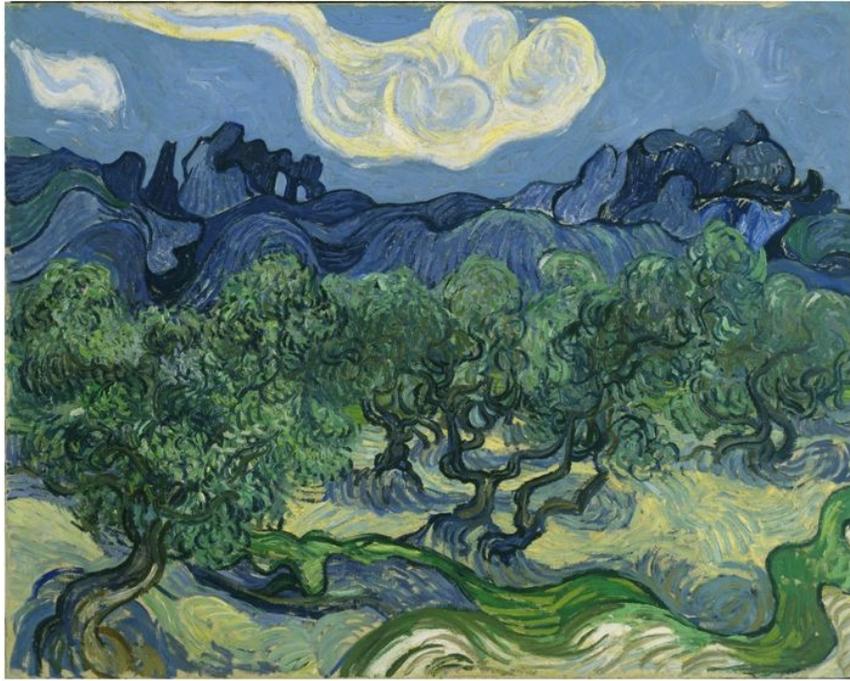
On voit aussi Vincent se rapprocher de sa mère et des émotions variées s'expriment dans ses lettres. Peu de temps après son arrivée à Saint-Rémy, il reçoit une lettre de sa mère, très heureuse du bonheur de Théo, qui semble lui faire revivre le sentiment de n'avoir jamais pu la satisfaire: «... Je n'ai pas vu moi une lettre de la mère dénotant autant de sérénité intérieure et de calme contentement que celle-ci – pas depuis bien des années. Et je suis sûr que cela vient de ton mariage. On dit que cela porte longue vie de contenter ses parents » (597, 2 juillet 1889).

Plusieurs de ses oeuvres de cette époque sont destinées à sa mère. Il lui enverra finalement, à elle et à sa sœur Wil, La chambre de Vincent à Arles -



La chambre de Vincent à Arles
(Saint-Rémy, début septembre 1889)

Les Oliviers -



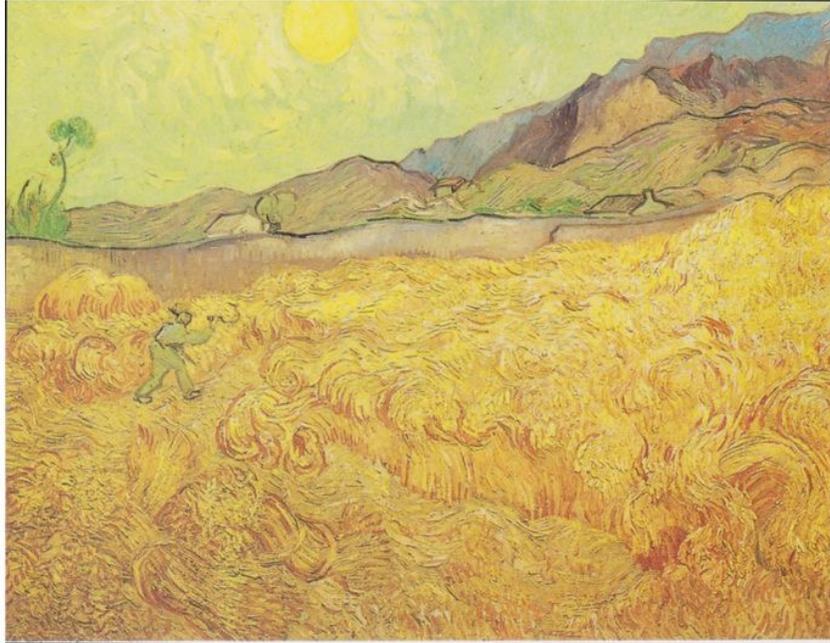
Les Oliviers (Saint-Rémy, novembre 1889)

Champ de blé avec cyprès -



Champ de blé avec cyprès (Saint-Rémy, fin juin 1889)

et aussi Champ de blé derrière l'hospice Saint-Paul (La Moisson) -

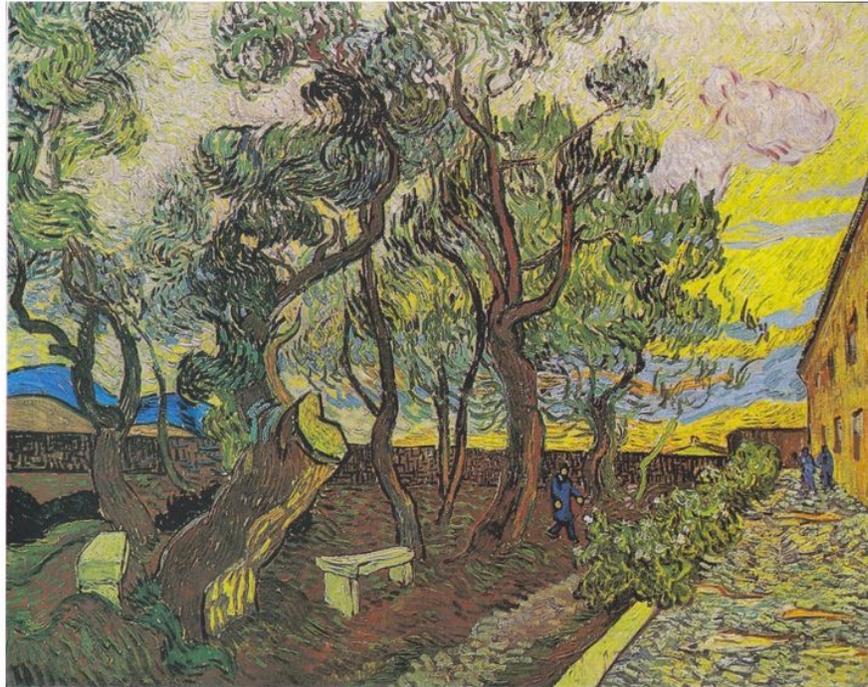


Champ de blé derrière l'hospice Saint-Paul
(La Moisson) (Saint-Rémy, septembre 1889)

cette peinture dont il écrivait à Théo: « ...je lutte avec une toile commencée quelques jours avant mon indisposition, un faucheur, l'étude est toute jaune, terriblement empâtée, mais le motif était beau et simple. J'y vis alors dans ce faucheur – vague figure qui lutte comme un diable en pleine chaleur pour venir à bout de sa besogne – j'y vis alors l'image de la mort, dans ce sens que l'humanité serait le blé qu'on fauche. C'est donc – si tu veux – l'opposition de ce semeur que j'avais essayé auparavant. Mais dans cette mort rien de triste, cela se passe en pleine lumière avec un soleil qui inonde tout d'une lumière d'or fin...ouf le faucheur est terminé...c est une image de la mort telle que nous en parle le grand livre de la nature, mais ce que j'ai cherché c'est le « presque en souriant ». C'est tout jaune, sauf une ligne de collines violettes, d'un jaune pâle et blond. Je trouve ça drôle, moi, que j'ai vu ainsi à travers les barreaux de fer d'un cabanon...j'ai bien envie de refaire le faucheur encore une fois pour la mère...car je suis persuadé que la mère le comprendrait, car c'est aussi simple qu'une de ces gravures sur bois grossières qu'on trouve dans

les almanachs de campagne" (604, 608, septembre 1889). Vincent exprime-t-il ici la mélancolie active dont il parlait en juillet 1880?³⁷

À l'approche de Noël, il se sent très loin de Théo et Jo, et les souvenirs de la maison lui reviennent. Il envoie à sa mère et à sa sœur une peinture de sa nouvelle maison, le jardin vu de sa fenêtre, une image très symbolique de lui-même - Jardin de l'hospice Saint-Paul -



Jardin de l'hospice Saint-Paul
(Saint-Rémy, novembre 1889)

«...Or, le premier arbre est un tronc énorme mais frappé par la foudre et scié...ce géant sombre – comme un orgueilleux défait – contraste avec le sourire pâle d'une dernière rose sur le buisson qui se fane en face de lui...cela produit la sensation d'angoisse dont souffrent souvent certains de mes compagnons d'infortune » (B21, début décembre 1889, lettre à ami Bernard).

³⁷ Mélancolie qui s'exprime aussi dans cette lettre à sa sœur trois mois plus tôt, alors que son frère Cor doit laisser sa mère pour aller travailler en Afrique du Sud : « ...La séparation de Cor sera dure...que peut-on faire autre chose, en songeant à toute autre chose dont on ne comprend pas la raison, que de regarder les champs de blé. Leur histoire est la nôtre car nous qui vivons de pain ne sommes-nous pas nous-mêmes du blé en considérable partie, au moins devons-nous pas nous soumettre à croître impuissants de nous mouvoir comme une plante, relativement à ce que parfois notre imagination désire, et à être fauchés lorsque nous serons mûrs comme lui » (W13, 7 juillet 1889).

Un an après son auto-mutilation, Vincent écrit à sa mère une lettre où il exprime sa culpabilité : «... C'est il y a un an que je suis tombé malade...je me fais d'affreux reproches concernant les choses du passé, car ma maladie m'est en somme arrivée par ma propre faute, et, chaque fois, je doute si je pourrai jamais, d'une manière ou d'une autre, réparer mes erreurs... Vous et Pa avez tellement compté pour moi, et, si c'est possible, encore plus que pour les autres; et il ne semble pas que j'aie eu un heureux caractère. J'ai pu voir à Paris, combien Théo a fait, bien plus que moi, ce qu'il a pu pour aider pratiquement Pa, à tel point que son intérêt propre en était souvent entamé ... j'espère que Théo vous a envoyé mes études, mais j'ai de nouveau en train pour vous un tableau assez grand : des femmes occupées à la récolte des olives. Les arbres sont d'un vert gris, avec un ciel rose, un sol violacé. Toutes les couleurs plus pâles que d'habitude » (619, fin décembre 1889). - La récolte des olives -



La récolte des olives (Saint-Rémy, décembre 1889)

C'est alors qu'il y travaille qu'une nouvelle attaque survient: «... Drôle que j'avais travaillé avec un calme parfait à des toiles que tu verras bientôt, et que tout à coup, sans raison aucune, l'égarément m'a encore repris » (620, 2 janvier 1890).

Comme il l'avait écrit à sa soeur en septembre 88: «...il faut peindre les aspects riches et magnifiques de la nature. Nous avons besoin de gaieté et de bonheur, d'espérance et d'amour » (W7, vers le 8 septembre 1888), la nature demeure l'objet préféré de l'art de Vincent. Les tableaux de

champs de blé et d'oliviers sont très nombreux, il découvre les cyprès particulièrement³⁸, il travaille en même temps sur une douzaine de ces peintures les représentant de diverses façons: Nuit étoilée (Cyprès et village) -



Nuit étoilée (Cyprès et village) (Saint-Rémy, juin 1889)

Champ de blé avec cyprès -

³⁸ « Les cyprès me préoccupent toujours. Je voudrais en faire une chose comme les toiles de tournesols, parce que cela m'étonne qu'on ne les pas encore faits comme je les vois. C'est beau, comme lignes et comme proportions, comme un obélisque égyptien » (596, 25 juin 1889).



Champ de blé avec cyprès (Saint-Rémy, fin juin 1889)

Mais Théo n'est pas très enthousiaste de ces œuvres.

Soudain la réussite

Pourtant, certaines de ces peintures de Vincent envoyées régulièrement à Théo - les Tournesols en particulier - se retrouvent dans la vitrine du Père Tanguy, cet homme connu à Paris et qui procurait à Vincent son attirail de peintre. Parmi ceux qui les admirent, se trouve Albert Aurier³⁹ qui publie à Paris un article extrêmement louangeur de l'œuvre de Vincent - Les Isolés, Mercure de France, janvier 1890.

Vincent ne réagit pas à cet article louangeur dans l'enthousiasme et le sentiment d'être enfin reconnu. Ce qui ressort plutôt, c'est à la fois une certaine tristesse, le sentiment que ces louanges devraient s'adresser à d'autres, et même la culpabilité et la peur d'en être puni. Dans ses lettres à Aurier et à sa mère, ces éloges devraient s'adresser à Monticelli et à Gauguin : « ...J'ai été peiné quand je l'ai lu; c'est tellement exagéré; les choses sont d'une autre sorte » (627, à sa mère, 15

³⁹ Albert Aurier était un jeune critique d'art, à la fois, poète, romancier et peintre, très actif dans le monde artistique de ce temps.

février 1890); «... Eh bien, c'était donc pour dire que sur mon nom paraissent s'égarer des choses que vous feriez mieux de dire de Monticelli, auquel je dois beaucoup. Ensuite je dois beaucoup à Paul Gauguin avec lequel j'ai travaillé durant quelques mois à Arles » (626a, à Aurier, février 1890). Sa réaction va aussi dans le sens d'une fausseté pour laquelle il devrait être puni: « ...quand j'ai lu l'article en question, j'ai craint immédiatement que cela me décourage. Il en va presque toujours ainsi, dans la vie du peintre; le succès est ce qu'il a de pire » (629a, à sa mère et sa sœur,); « ...prier M. Aurier de ne plus écrire des articles sur ma peinture...il se trompe sur mon compte puisque réellement je me sens trop abîmé de chagrin pour pouvoir faire face à la publicité » (629F, 29 avril 1890); «...Et l'orgueil grise comme la boisson quand on est loué et qu'on a bu. On devient triste... » (W20, février 1890).

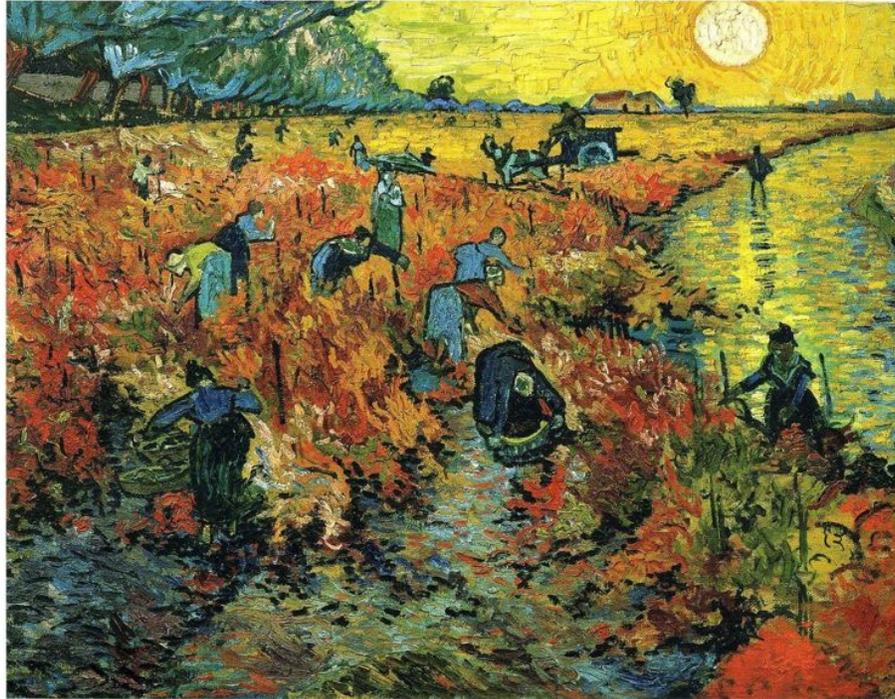
Il est pourtant reconnaissant de cet article d'Aurier et il lui envoie une étude de cyprès, dont Théo dira : « La toile d'Aurier est une des plus belles que tu aies encore faites, elle a la richesse d'une queue de paon » (p. 671, correspondance) - Route avec cyprès et ciel étoilé -

Route avec cyprès
et ciel étoilé
(Auvers-sur-Oise,
mai 1890)



Vincent a finalement accepté l'offre de Théo d'exposer certaines de ses toiles au Salon des Indépendants qui se tient à Paris en mars 1890. Ses toiles y sont exposées pour la première fois et très admirées. Dès mai arrive la célébrité, et pour la première fois, une peinture de Vincent est ven-

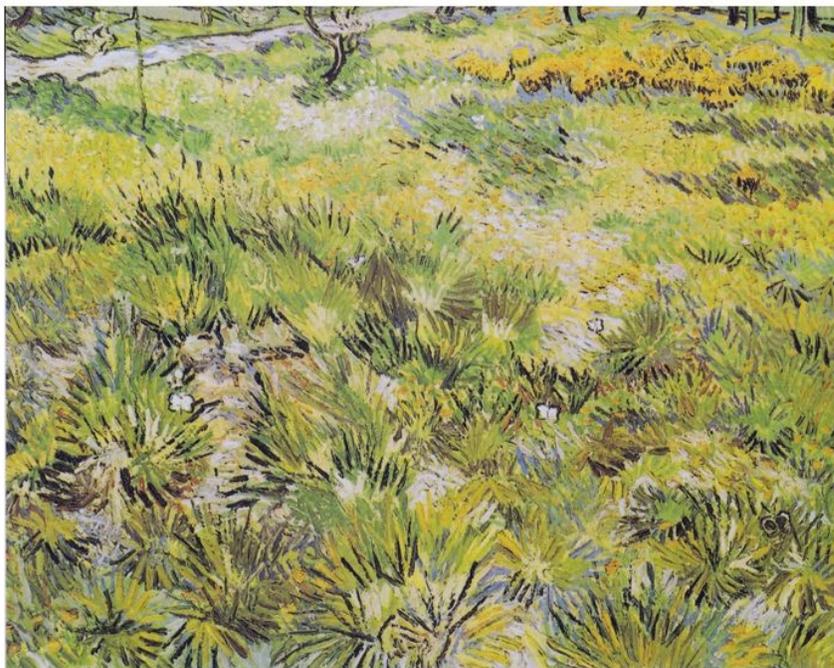
due: La Vigne rouge -



La Vigne rouge (Arles, novembre 1888)

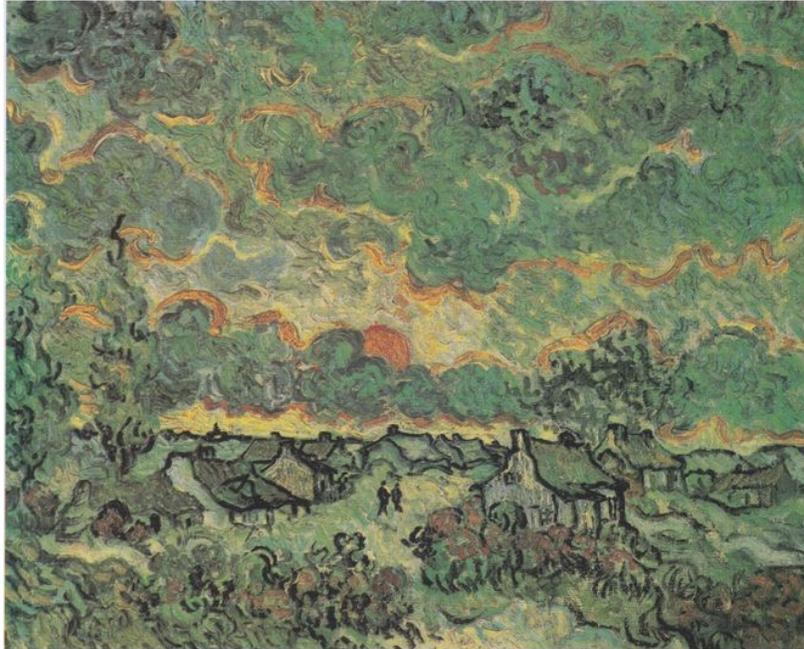
ce sera la seule de son vivant.

Mais pendant ce temps, il est sous l'emprise d'une attaque qui a duré 2 mois et se termine enfin. Il peut reprendre et terminer la peinture de l'Amandier et l'envoyer à Théo fin avril. Très rapidement, il décide avec l'accord de son médecin de quitter Saint-Rémy. C'est une courte période d'une production de magnifiques peintures pleines de couleurs : « ... une prairie avec des pissenlits jaunes, en plein soleil. » - L'Herbage aux papillons dans le jardin de l'hospice Saint-Paul -



L'Herbage aux papillons dans le jardin
de l'hospice Saint- Paul (Saint-Rémy, mai 1890)

« ...un souvenir du Brabant : des chaumières aux toits moussus et des haies de hêtres, par un soir d'automne, avec ciel d'orage, le soleil rouge se couchant dans des nuages roux. » - Cabanes (souvenir du Nord) -



Cabanes (souvenir du Nord)
(Saint-Rémy, mars-avril 1890)

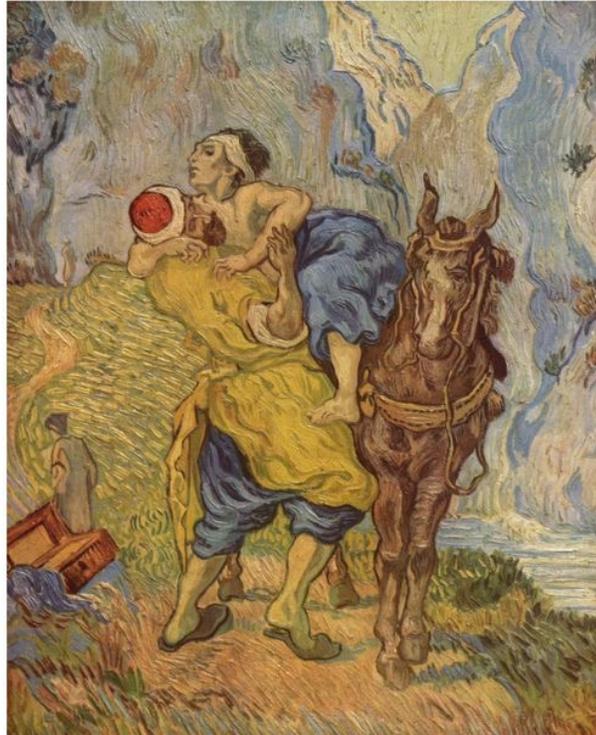
(lettre à mère et sœur, 629a, fin avril 1890). Dans une autre lettre, il fait mention de deux oeuvres de thèmes religieux: « ...une peinture que j'ai faite de trois figures qui sont dans le fond de l'eau-forte du « Lazare » : le mort et ses deux sœurs. » - La Résurrection de Lazare (d'après Rembrandt) -



La Résurrection de Lazare (d'après Rembrandt)
(Saint- Rémy, mai 1890)

« ...j'ai aussi essayé une copie du « Bon Samaritain » de Delacroix » - Le Bon Samaritain
(d'après Delacroix) -

Le Bon Samaritain
(d'après Delacroix)
(Saint-Rémy, mai 1890)



- (632, mai 1890). Il est aussi alors inspiré par les fleurs: « ...J'ai en train une toile de roses sur fond vert clair et deux toiles représentant de grands bouquets de fleurs d'iris violets, les unes contre un fond rose où l'effet est harmonieux et doux par la combinaison des verts, roses, violets. » - Vase avec roses -

Vase avec roses
(Saint-Rémy, mai 1890)



Vase avec iris -

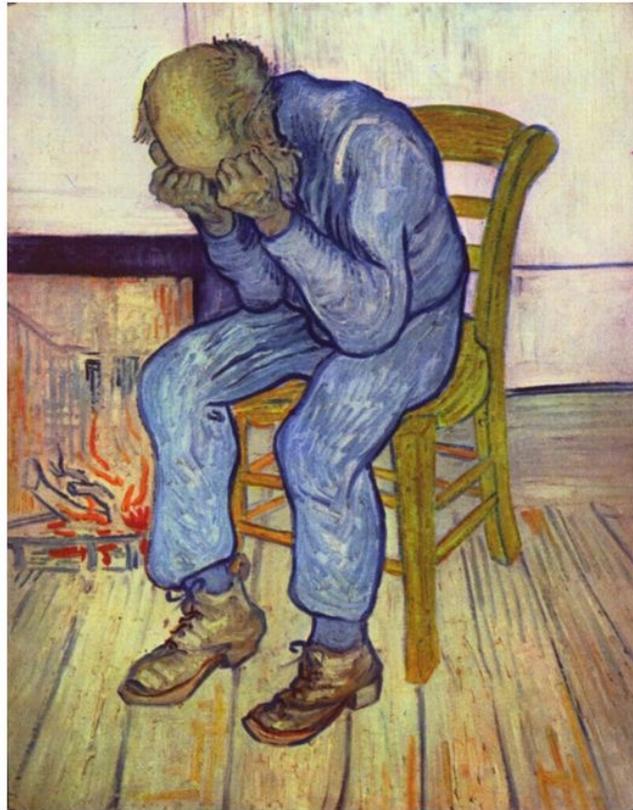
Vase avec iris
(Saint-Rémy, mai 1890)



(633, mai 1890).

Mais il reprend aussi une lithographie faite à La Haye en 1882, d'un vieil homme assis auprès du feu avec sa tête enfouie dans ses mains, accablé par les malheurs et la futilité de la vie - Le vieil Homme triste -

Le vieil Homme triste
(Saint-Rémy,
avril-mai 1890)



Les couleurs et la nature en floraison sont encore une fois mêlées de cette image de lui-même prostré sur son immense chagrin.

Dans une de ses dernières lettres de Saint-Rémy, il exprime son sentiment d'échec : « ...Je considère cela comme un naufrage – ce voyage-ci ...» - « ...j'avoue que c'est avec un gros chagrin que je m'en retourne» (630 et 633, mai 1890). Mais il écrit aussi : «... J'ai recouvré, une fois que je suis sorti un peu dans le parc, toute ma clarté pour le travail; j'ai des idées en tête plus que jamais je ne pourrais exécuter...je me base là-dessus pour oser croire que dans le Nord je trouverais mon aplomb... » (630, mai 1890). Toujours ce mélange de tristesse et d'espérance de retrouver la santé et la possibilité d'une grande production.

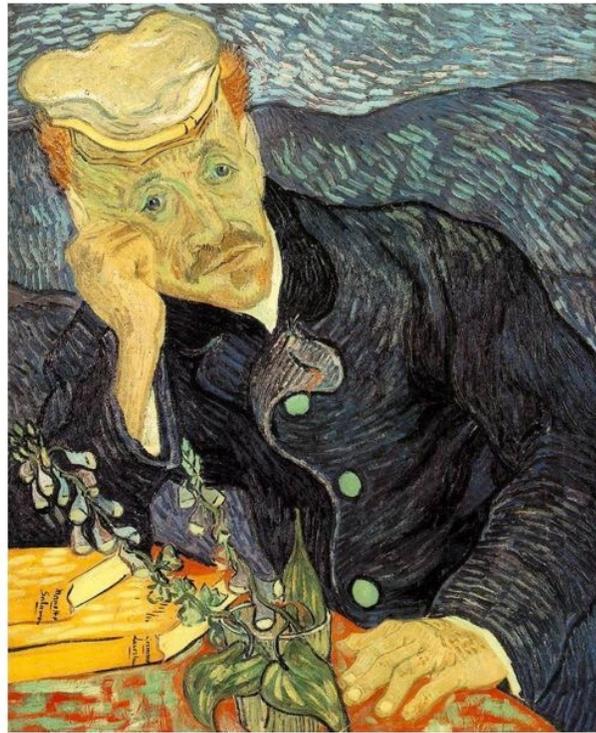
Il quitte Saint-Rémy le 17 mai. Il passera seulement 3 jours à Paris avec Théo, Jo et le petit Vincent pour aller s'installer immédiatement à Auvers.

Auvers (16 mai au 29 juillet 1890 : 70 jours)

Théo, Jo et le petit neveu seront au coeur des préoccupations de Vincent tout au long des 70 derniers jours de sa vie. Vincent trouve à se loger dans une auberge d'Auvers et assez rapidement il établit des relations cordiales avec le Dr Gachet, ce médecin qui accepte de s'occuper de lui

comme il l'a fait avec d'autres artistes (Pissarro en particulier). Ce médecin est aussi peintre à ses heures, il semble avoir aimé ce que Vincent faisait et Vincent fera de beaux portraits de lui et de sa fille⁴⁰ - Portrait du docteur Gachet -

Portrait du
docteur Gachet
(Auvers-sur-Oise,
juin 1890)



Mais le fantasme de vie commune avec Théo, Jo et leur enfant revient à la surface et fait beaucoup partie des lettres de ce temps. Il utilise comme argument l'importance du grand air de la campagne pour la santé de l'enfant. Il cherche une maison-studio où ils vivraient ensemble, fantasme de réunion fraternelle: « ...j'aimerais bien que vous autres eussiez en même temps que moi un pied-à-terre à la campagne » (640, 10 juin 1890).

Une lettre de sa mère lui racontant qu'elle était allée se recueillir au tombeau de son père en juin fait remonter à nouveau de forts sentiments de culpabilité. Il exprime clairement, s'inspirant de Saint Paul, combien il ne s'est jamais senti proche de sa famille : «... Pour moi, la vie pourrait bien demeurer solitaire. De ceux à qui j'ai été le plus attaché, je n'ai pas remarqué autre chose que comme à travers un miroir, pour d'obscures raisons » (641a, juin 1890), exprimant bien son

⁴⁰ « ...Celui-là se connaît bien en peinture et aime beaucoup la mienne, il m'encourage fort et deux, trois fois par semaine, il vient passer quelques heures avec moi pour voir ce que je fais » (640a, 12 juin 1890).

profond sentiment de solitude. Il continue : « ...Et pourtant, il y a une raison au fait que, parfois, mon travail d'aujourd'hui est plus harmonieux. La peinture est un monde en soi. J'ai lu quelque part, l'année dernière, qu'écrire un livre, ou faire un tableau, c'est comme avoir un enfant. Je n'ose pourtant pas m'approprier le propos. J'ai toujours trouvé que la dernière de ces 3 choses était la plus naturelle et la meilleure, en admettant que le propos soit vrai, et que les 3 choses soient égales. C'est pour cela que je fais parfois de mon mieux, bien que ce travail-là soit justement le moins compris, et c'est pour moi l'unique lien qui relie le passé au présent » (641a, juin 1890).

Pourtant, tout au long de ces deux mois à Auvers, le fantasme de maison familiale semble difficilement réalisable. Une longue lettre de Théo décrivant un bébé qui pleure beaucoup, Jo qui est malade, et suggérant qu'il pourrait laisser la maison Goupil pour se lancer dans sa propre affaire – ce qui impliquerait de moins soutenir Vincent financièrement – et lui suggérant de quitter sa propre famille, est un coup dur pour Vincent. Il essaie à nouveau de convaincre Théo de venir s'installer à la campagne. Puis, impatient d'une réponse, il part en coup de vent à Paris, et découvre le plan de Théo de vraiment s'installer mieux en se rapprochant du jardin dans l'édifice où ils vivent déjà, mais aussi les dures discussions autour du projet de Théo de quitter Goupil. Il revient à Auvers le même jour, très angoissé « des heures un peu difficiles et laborieuses pour nous tous, que j'ai partagées avec vous » (649, juillet 1890).

Dans les deux lettres qui suivent cette visite à Paris, Vincent s'inquiète beaucoup de l'enfant : « ...je prends de l'intérêt à mon petit neveu et tiens à son bien-être; puisque vous avez bien voulu le nommer après moi, je désirerais qu'il eût l'âme moins inquiète que la mienne, qui sombre ». Il insiste sur la nécessité de la campagne pour lui et ses parents et continue : « ...Moi je ne peux dans ce moment que dire que je pense qu'il nous faut du repos à tous. Je me sens – raté. Voilà pour mon compte – je sens que c'est là le sort que j'accepte et qui ne changera plus. Mais raison de plus, mettant de côté toute ambition, nous pouvons des années durant vivre ensemble sans nous ruiner de part et d'autre...Et la perspective s'assombrit, je ne vois pas l'avenir heureux du tout » (648F, juillet 1890).

Dans sa lettre suivante, après une lettre rassurante de Jo, il exprime la tristesse ressentie à leur sujet lors de sa visite : «... Revenu ici, je me suis senti moi aussi encore bien attristé et avais continué à sentir peser sur moi aussi l'orage, qui vous menace....J'ai craint – pas tout à fait, mais un peu pourtant – que je vous états redoutable étant à votre charge » - il décrit alors les 3 grandes toiles sur lesquelles il travaille : « ...ce sont d'immenses étendues de blé sous des ciels troublés et je ne me suis pas gêné pour chercher à exprimer de la tristesse, de la solitude extrême...j'espère vous les apporter à Paris bientôt... ces toiles vous diront, ce que je ne sais dire en paroles, ce que je vois de sain et de fortifiant dans la campagne » (649F, juillet 1890) - Paysage (champ de blé et ciel orageux) -



Paysage (champ de blé et ciel orageux)
(Auvers-sur-Oise, juillet 1890)

Champ de blé sous un ciel orageux -



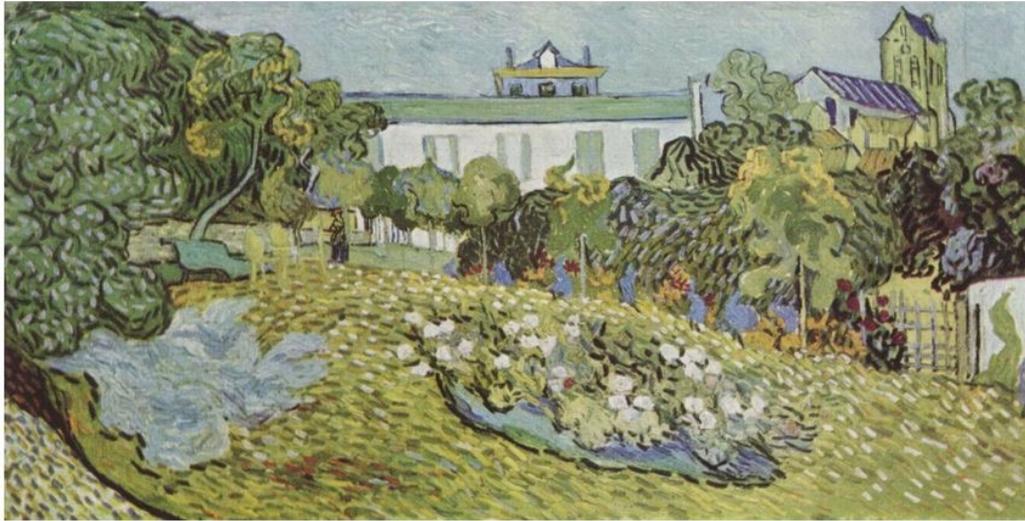
Champ de blé sous un ciel orageux
(Auvers-sur-Oise, juillet 1890)

Champ de blé avec corbeaux -



Champ de blé avec corbeaux
(Auvers-sur-Oise, juillet 1890)

Théo part pour la Hollande au milieu de juillet sans s'arrêter à Auvers, il n'invite pas Vincent à Paris, la maladie de Théo semble progresser, mais Vincent imagine toujours le partenariat créateur qu'ils s'étaient jurés sur le chemin de Rysjwick 18 ans auparavant. Dans sa dernière lettre, il dessine le jardin Daubigny : «... peut-être verras-tu ce croquis du jardin de Daubigny c'est une de mes toiles les plus voulues - Le Jardin de Daubigny -

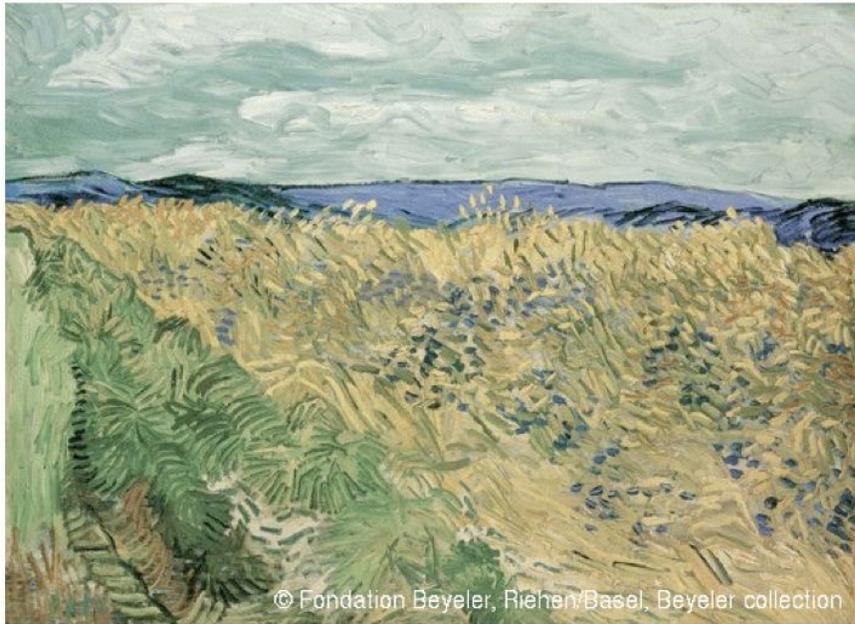


Le Jardin de Daubigny (Auvers-sur-Oise, juillet 1890)

- j y joins un croquis de vieux chaumes et les croquis de 2 toiles de 30 représentant d immenses étendues de blé après la pluie » (651F, 23 juillet).



La Plaine près d'Auvers avec ciel nuageux
(Auvers-sur-Oise, juillet 1890)



Champ de blé avec bleuets
(Auvers-sur-Oise, juillet 1890)

Quatre jours plus tard, il revient à l'auberge à la tombée de la nuit, en très mauvais état. On découvre qu'il a été atteint d'une balle dans la région du cœur. Théo est appelé et vient passer les dernières heures avec lui, et Vincent meurt aux petites heures du 29 juillet 1890. Dans une lettre à Théo qu'on a trouvée sur lui, il écrit : «...Puisque cela va bien, ce qui est le principal, pourquoi insisterais-je sur des choses de moindre importance, ma foi, avant qu'il y ait chance de causer affaires à tête plus reposée, il y a probablement loin... je te le redis encore que je considérerai toujours que tu es autre chose qu'un simple marchand de Corot, que par mon intermédiaire tu as ta part à la production même de certaines toiles, qui même dans la débâcle gardent leur calme...mon travail à moi, j'y risque ma vie et ma raison y a sombré à moitié – bon – mais tu n'es pas dans les marchands d'hommes pour autant que je sache... » (652F, juillet 1890). Exprime-t-il ainsi, une dernière fois, combien ils étaient unis dans l'art et combien Théo jouait un rôle essentiel dans les magnifiques productions de Vincent?

Tout a été dit sur cette fin tragique, et le suicide a été immédiatement construit comme la solution de Vincent à une mélancolie envahissante qu'il ne pouvait plus maîtriser. Pourtant, ces dernières lettres sont encore une fois un mélange de mélancolie, de cette impression d'être à la charge de Théo et Jo, et de solitude, mais aussi de ce désir de réunion familiale dans un climat sain qui se-

rait bon pour l'enfant. Dans son dernier message, on retrouve encore l'intense sentiment d'union avec Théo, et du rôle que celui-ci a joué dans la production de son œuvre.

Sommes-nous ici devant un accès de mélancolie plus fort que tous les autres et assez intense pour conduire au suicide? La majorité des biographes l'ont pensé, Michel le dernier en date. De leur côté, Naifeh et Smith ont trouvé de multiples indices qui font plutôt penser à un accident avec ces jeunes adolescents qui passaient l'été à Auvers et le poursuivaient souvent de leurs quolibets – et que Vincent aurait pris sur lui de ne pas les accuser, et plutôt de dire qu'il s'était lui-même tiré cette balle⁴¹.

Un trouble sévère d'attachement

Selon Bowlby, un attachement insécuré se développe chez un enfant soumis au rejet chronique et à la disponibilité inconsistante de la figure maternelle. Cet enfant vit ainsi dans la crainte constante d'être laissé seul et vulnérable (Bowlby, 1973; Stayton et Ainsworth, 1973). Plusieurs études longitudinales ont mis en évidence des liens étroits entre attachement insécuré et développement affectif, venant confirmer l'assertion de Bowlby à savoir que les premières expériences vécues avec les parents influencent la capacité future de l'enfant à former des liens affectifs (Sroufe et coll., 2005; Grossmann et coll., 2006).

Nous ne savons vraiment rien des relations qui se sont établies entre Vincent et sa mère depuis la naissance et au cours de ses premières années. Nous savons cependant que le milieu familial était d'une grande rigidité – le devoir avant tout: Devoir, Bienséance et Fermeté – tout dans la famille se déroulait dans une atmosphère d'idéal à atteindre, même si parfois le père priait en disant: «préservez-nous d'un excès de remords». Vincent, durant les deux premières années de sa vie où il a été seul avec ses parents, a de toute évidence été soumis à ce régime. Présentait-il par ailleurs un 'tempérament difficile' qui provoquait déception et rigueur additionnelle du côté parental, conduisant ainsi au sentiment chez Vincent de 'ne pas être aimé', et de là, à un attachement typiquement insécuré? C'est du domaine du possible, mais nous n'en avons aucune certitude.

On sait pourtant qu'un événement important a marqué les premières années de vie conjugale des parents de Vincent: la naissance d'un premier enfant mort-né. C'est autour de ce fait que plusieurs biographes (Nagera, 1967; Michel, 2009) ont élaboré l'hypothèse que Vincent avait été un 'enfant de remplacement', pour expliquer les troubles complexes qui ont marqué toute sa vie. Ce concept avait été élaboré dans les travaux de Cain et Cain (1963), à partir d'une population très

⁴¹ Cette hypothèse de Naifeh et Smith a été très mal reçue par un certain nombre de personnes, critiques d'art et autres. Ces biographes ont même, dans ce contexte, récemment obtenu l'avis d'un expert en médecine légale qui conclue, après examen des documents disponibles que: « In summary, based on the medical description of the wound, it is my opinion that, in all medical probability, Van Gogh did not shoot himself ». Ils font un long résumé de toute cette histoire dans *Vanity Fair*, décembre 2014 - reproduit sur leur site: vangoghbiography.com.

spécifique et entièrement différente de la situation de Vincent: des parents qui avaient perdu un enfant d'âge de latence ou même adolescent, narcissiquement investi, et dont ils n'avaient pu faire le deuil, de sorte que le nouvel enfant est constamment et négativement comparé à l'enfant perdu, avec comme conséquence des troubles névrotiques graves chez l'enfant. Naifeh et Smith ne retrouvent dans leur étude des documents historiques aucune évidence que Vincent ait été soumis à ce genre de comparaison avec le premier garçon mort-né. Vincent, rappelons-le, ne fait jamais aucune allusion à ce fait dans ses lettres.

C'est autour de cet événement sans doute important dans la vie de ce couple, et de cette mère, que l'on peut imaginer chez elle le début d'une réaction dépressive. Lubin (1972) suggère qu'une réaction dépressive de longue durée aurait empêché la mère de Vincent de s'occuper adéquatement de lui – sans aucune évidence en ce sens. mais tout en faisant un lien avec le deuil du premier-né (pp. 77-81). C'est évidemment une piste intéressante à poursuivre. La mère de Vincent venait d'un milieu protestant très rigide, elle s'est mariée tard (32 ans) à un pasteur, et la première grossesse se termine sur la naissance d'un enfant mort-né. Nous savons maintenant qu'une telle naissance est un traumatisme majeur dans la vie d'une femme. Les travaux faits à Montpellier (Roy et coll., 1988) ont mis en lumière qu'une mort périnatale était un facteur de risque pour la grossesse subséquente. Des travaux beaucoup plus récents montrent qu'un deuil périnatal est associé à des symptômes d'angoisse et de dépression observés à 18 et 32 semaines de gestation d'une grossesse subséquente, et à 2, 8, 21 et 33 mois post-natals (Blackmore et coll., 2011). De leur côté, Heller et Zeanah (1999) ont observé chez l'enfant un attachement désorganisé à 12 mois dans 45% des cas d'une nouvelle naissance après une mort périnatale vs 15% en situation normale. Il est donc très plausible que la mère de Vincent ait été à la fois anxieuse et déprimée tout au cours de cette deuxième grossesse très rapprochée, et que la naissance normale de Vincent n'ait pas résolu cette dépression. Nous savons aussi maintenant qu'une dépression maternelle postnatale a des effets importants sur le développement de l'enfant: attachement insé- cure et troubles du comportement (Murray, 1992). O'Connor et coll. (2002) ont observé qu'une dépression maternelle, à 8 semaines et à 8 mois postnatals, augmentait l'éventualité de problèmes émotionnels et de comportement chez un enfant de 4 ans.

Si cette hypothèse d'une dépression maternelle pré- et post-natale est valable, nous devrions retrouver dans l'histoire de Vincent des faits qui viendraient confirmer cette influence d'une mère dépressive sur le développement de troubles du comportement. De fait, c'est durant les années préscolaires de Vincent que des données historiques significatives nous sont rapportées - même s'il s'agit de données rétrospectives et venant de témoins qui sont par ailleurs, selon Naifeh et Smith, des "bastions de circonspection". Il semble bien en effet qu'un négativisme intense se soit installé durant ces années-là chez Vincent, et ait été durable: indiscipline, obstination, crises de colère. On pourrait penser que ces comportements aient été le mode de réaction de Vincent à la naissance de sa sœur Anne, à l'âge de 2 ans. Mais l'arrivée d'un nouvel enfant ne produit pas un tel négativisme, de façon durable, chez un enfant qui se sent en sécurité et confiant.

Ces comportements observés à l'âge préscolaire sont typiquement ceux qui conduisent, dans le monde actuel, à un diagnostic de trouble oppositionnel avec provocation. Dans des travaux plu-

sieurs fois repliqués, Greenberg et coll. (1991, 1993) ont observé d'étroites corrélations entre un attachement insécuré et les symptômes qui conduisent à ce diagnostic. Les comportements hostiles, obstinés et durables – décrits après coup chez Vincent – font donc penser à un enfant qui avait été l'objet de soins ambivalents au cours de ses deux premières années, et qu'il a abordé les années préscolaires dans un état de grande insécurité. Les travaux de Greenberg et coll. ont par ailleurs décrit chez ces enfants insécurés un attachement dit « contrôlant », quand ces enfants, au moment de la réunion avec la mère en situation étrange, développent des façons subtiles de "caringiving", ie de jouer le rôle parental en la guidant et la dirigeant (Greenberg et al, 1991, 415).⁴² On a bien vu que Vincent adopte fréquemment ce rôle parental tout au cours de sa vie.

Le caractère rebelle et provocateur des années préscolaires, signe d'un attachement insécuré, se retrouvera chez Vincent au long des ans surtout dans ses relations avec sa famille, avec son père particulièrement, menant à des confrontations qui se terminent souvent par un nouveau rejet, au point d'être mis à la porte à plusieurs reprises. Il se retrouve aussi dans sa difficulté à s'astreindre aux apprentissages de son métier avec les divers professeurs avec lesquels il a travaillé – Vincent est finalement un autodidacte. Ses tentatives de relations amicales - avec son cousin Mauve, le peintre van Rappart par exemple - seront marquées d'une grande ambivalence. Une fois amorcée, toute relation devient rapidement conflictuelle, elle se complique par la peur de l'abandon – l'expérience vécue avec Gauguin est la plus significative et tragiquement typique – et se termine dans un isolement plus ou moins complet.

On sait par ailleurs que les comportements provocateurs d'un enfant de 2-5 ans sont l'instrument privilégié qu'il utilise pour obtenir l'attention qu'il n'obtient pas autrement. Ces comportements masquent le besoin d'affection. Vincent sera tout au long de sa courte vie à la recherche de relations qui vont compenser les manques des relations premières. Les années de missionariat sont l'expression de cette recherche de l'affection du père à travers une identification à son ministère auprès des pauvres. Mais en même temps, Vincent adopte déjà le rôle parental, « contrôlant » bien décrit par Greenberg: en s'occupant au Borinage des pauvres charbonniers, il tente de donner aux autres ce qu'il n'a pas reçu, à jouer le rôle d'une mère consolatrice vis-à-vis ces «enfants abandonnés» qui sont de fait l'image qu'il a de lui-même.

Ce mélange de recherche et de don d'affection se retrouve de façon typique dans les relations qu'il établit avec les femmes. Kee est une femme en deuil qu'il veut rescaper en la mariant et Margot Begeman « est un violon de Crémone qui aurait été abîmé par des réparateurs incapables ». C'est particulièrement avec Sien qu'il recrée une relation mère-enfant où il devient à la fois la mère qui sauve une pauvre mère enceinte, abandonnée et méprisée de tous, et en même temps l'enfant triste et angoissé dont la femme-mère prend soin. Son besoin intense d'une figure maternelle s'exprimera plus tard dans sa vie dans *La Berceuse*, peinture remarquable qu'il commence alors qu'il est aux prises avec l'angoisse d'être abandonné - le mariage de Théo, le départ

⁴² Les enfants ont été classifiés comme insécuré-contrôlants s'ils « semblent tenter activement de contrôler ou de diriger l'attention et le comportement du parent et d'assumer un rôle qui est habituellement considéré comme plus approprié pour un parent en rapport avec un enfant » (Main et Cassidy, 1988, 418).

de Gauguin - et qu'il reprendra plusieurs fois au cours des mois suivants, alors qu'il est toujours angoissé et triste autour de ces deux événements.

Vincent est constamment partagé entre les deux tendances: être l'enfant dont on prend soin ou être la mère qui console. Ainsi, quand sa propre mère se blesse, il devient celui qui prend soin d'elle dans l'admiration de toute la famille, lui prodiguant l'attention dont elle l'avait privé tout au long des années. Vincent joue alors à l'âge adulte le rôle de mère pour sa propre mère, à l'image des enfants prenant dès l'enfance le rôle de la mère vis-à-vis leur mère incapable de prendre soin d'eux (Moss, Cyr et Dubois-Comtois, 2004).

La séparation d'avec Sien, la perte de cette relation doublement gratifiante, le rend profondément mélancolique. Il se tourne une dernière fois vers ses parents dans une tentative de réconciliation. Tout en étant une période de production intense, ces deux années à Nuenen verront la mort du père, et des problèmes avec ses soeurs et sa mère autour de l'héritage qui le forcent à nouveau à être rejeté de la maison. Le reste de sa vie se concentrera sur sa relation avec Théo.

La relation avec Théo: un attachement ambivalent

Vincent et Théo avaient vécu leurs années d'enfance dans un rapprochement quotidien où Vincent était la figure dominante. Sur ce fond d'intimité très gratifiante, Vincent a construit de leur marche fraternelle à Rijswijk une image idéalisée d'une union indéfectible. Théo deviendra graduellement le modèle interne de cette mère qu'il n'a vraisemblablement pas eue, et qui doit lui donner tout ce dont il a besoin pour réaliser dans l'art la beauté consolatrice.

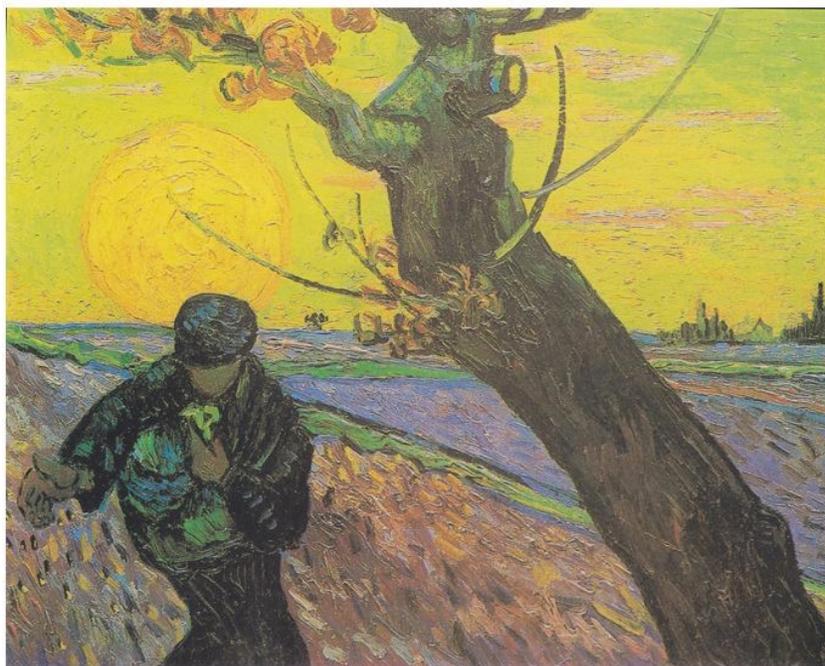
Au sortir des années religieuses au Borinage, marquées d'une grande mélancolie, l'aide financière de Théo - et du père - redonne espoir à Vincent. Après plusieurs mois de silence, sa longue lettre de juillet 1880 est un tournant crucial depuis le désespoir vers la « mélancolie active » : il y exprime avec beaucoup d'intensité le « grand foyer qui brûle dans son âme », « l'affection profonde, sérieuse » qui « ferait disparaître la prison » dans laquelle il se trouve. Le geste de Théo est vécu comme « amitié et hautes et sérieuses affections », il peut enfin commencer à s'adonner sérieusement au dessin. Il laisse le Borinage pour commencer une vie d'artiste - à l'âge de 27 ans.

Les relations entre les deux frères au cours des années suivantes seront le plus souvent difficiles: il doit laisser Sien sous l'influence de Théo, il tente sans succès de le convaincre de le rejoindre à Drenthe, la correspondance entre les deux frères durant les deux années à Nuenen démontre un climat fréquemment conflictuel - « Les Mangeurs de pommes de terre », cette toile si investie par Vincent, n'est pas appréciée par Théo. À nouveau chassé de la maison, Vincent se retrouve à Anvers où il développe un nouvel accès de mélancolie qui le conduit à Paris sans avoir annoncé son arrivée.

Les deux années passées à Paris avec Théo semblent bien avoir profondément gratifié le besoin d'affection de Vincent - c'est une période de grande production artistique où la couleur est enfin

utilisée. Mais les conflits entre eux ont été fréquents, comme le montre bien la lettre de Théo à sa soeur. Leur relation est menacée quand Théo s'intéresse à Jo qu'il a connue à Amsterdam. Théo admire les œuvres de Gauguin, un des peintres de son entourage, et commence même à le subventionner. Vincent part subitement pour s'installer à Arles, il a tenté plus tard d'expliquer cette décision inattendue comme s'il empêchait Théo de développer tout son potentiel. On peut plutôt penser que Gauguin est devenu un rival dans la relation de Vincent avec Théo.

Dès son arrivée à Arles, Vincent tente de convaincre Gauguin de le rejoindre pour créer une communauté de peintres qui allaient œuvrer dans une semi-pauvreté. Gauguin est idéalisé comme le chef de cet atelier « où nous donnons nos vies pour une génération de peintres » et Théo doit les rejoindre pour en faire partie. Mais les deux mois que Gauguin passe avec Vincent deviennent rapidement très conflictuels: Théo prédit un succès de Gauguin plus grand que celui de Monet, pendant que Gauguin tente d'influencer Vincent dans sa manière de peindre, ce qui conduira Vincent à s'affirmer fortement -



Le Semeur au coucher du soleil
(Arles, novembre 1888)

Deux faits surviennent alors en même temps pour créer une profonde angoisse chez Vincent: Gauguin menace de partir et Théo annonce son mariage. Cette nouvelle et la menace de Gauguin de le laisser s'unissent pour créer chez Vincent ce sentiment d'abandon total qui provoque l'accès psychotique, l'auto-agression plutôt que l'agression directe de son rival.

L'année à Saint-Rémy et les dernières semaines à Auvers se joueront essentiellement autour des efforts de Vincent d'accepter la nouvelle situation de Théo et la peur constamment renouvelée de perdre cette relation privilégiée. L'annonce du mariage de Théo est rapidement suivie de l'annonce de la grossesse de Jo où on lui demande d'être le parrain de ce nouveau Vincent. Des sentiments très contradictoires surgissent en lui: il est à la fois très heureux de cette annonce, mais cet enfant est aussi un nouveau rival qui vient prendre sa place dans l'affection de Théo.

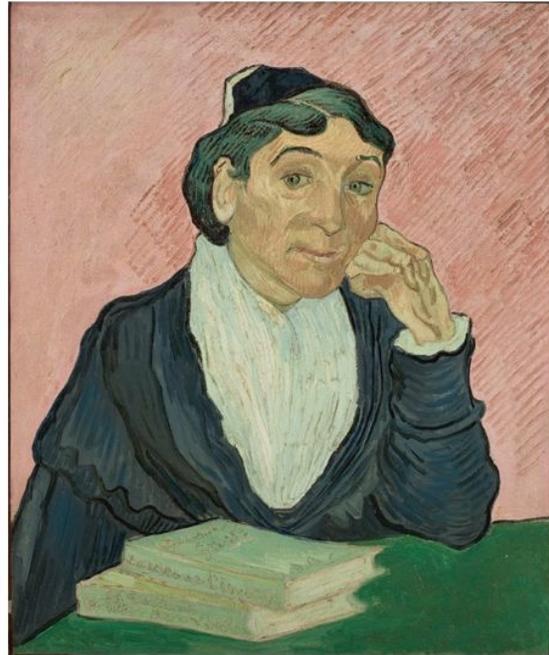
La naissance de l'enfant suscite ce magnifique tableau Branches fleuries d'amandier -



Branches fleuries d'amandier
(Saint-Rémy, février 1890)

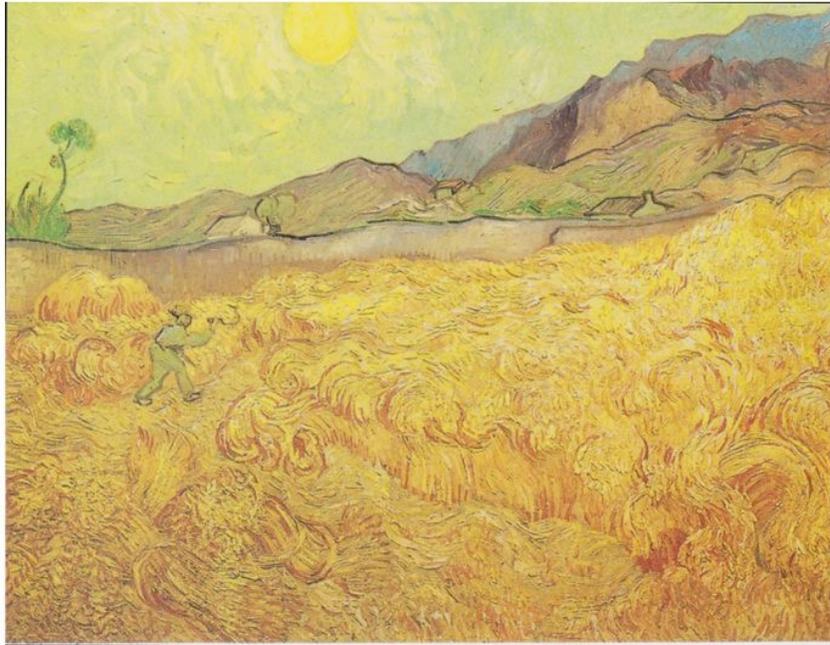
mais l'article très louangeur du critique Aurier publié à cette même époque le peine et lui fait parler de ce qu'il doit à Gauguin. C'est une des découvertes de Bowlby que l'estime de soi est en étroite relation avec le sentiment de confiance et de sécurité qui se développe chez un enfant aimé et entouré: les réactions de Vincent à ce texte louangeur sont l'expression évidente du profond sentiment d'incompétence de l'enfant en lui toujours profondément insécure. La visite qu'on lui permet alors de faire à Arles pour apporter à Madame Ginoux le portrait qu'il a fait d'elle. - -

L'Arlésienne
(Madame Ginoux)
(Saint-Rémy, février 1890)



se termine par cette dernière attaque qui durera deux mois. Des événements heureux deviennent ainsi plutôt porteurs d'une angoisse profonde, celle de perdre la sécurité que lui offre Théo et de se retrouver seul. Les attaques hallucinatoires à Saint-Rémy sont remplies d'images consolatrices (la Pieta de Delacroix et l'Archange Raphaël de Rembrandt), il trouve aussi consolation dans les images de Millet et le fantôme de réunion fraternelle, et il se réfugie finalement dans les souvenirs de sa propre enfance.

Durant ces dernières années de grande angoisse de perdre la relation privilégiée avec Théo, on observe aussi une présence marquée de la mère réelle dans la conscience de Vincent. À Saint-Rémy, plusieurs peintures sont faites avec l'idée de les lui envoyer. Ce qu'il exprime alors qu'il est train de peindre le Faucheur - Champ de blé derrière l'hospice Saint-Paul (La Moisson) -



Champ de blé derrière l'hospice Saint-Paul
(La Moisson) (Saint-Rémy, septembre 1889)

«... ouf le faucheur est terminé.....j'ai bien envie de refaire le faucheur encore une fois pour la mère...car je suis persuadé que la mère comprendrait, car c'est aussi simple qu'une de ces gravures sur bois grossières qu'on trouve dans les almanachs de campagne » - suggère des souvenirs de compréhension commune de la nature, que sa mère lui avait sans doute transmise en lui enseignant le dessin durant ses premières années. On retrouve chez Vincent durant ces deux dernières années un besoin fréquent de se rapprocher de cette mère à qui, malgré son incompréhension, il s'était attaché -

Portrait de la mère
de l'artiste
(Arles, octobre 1888)



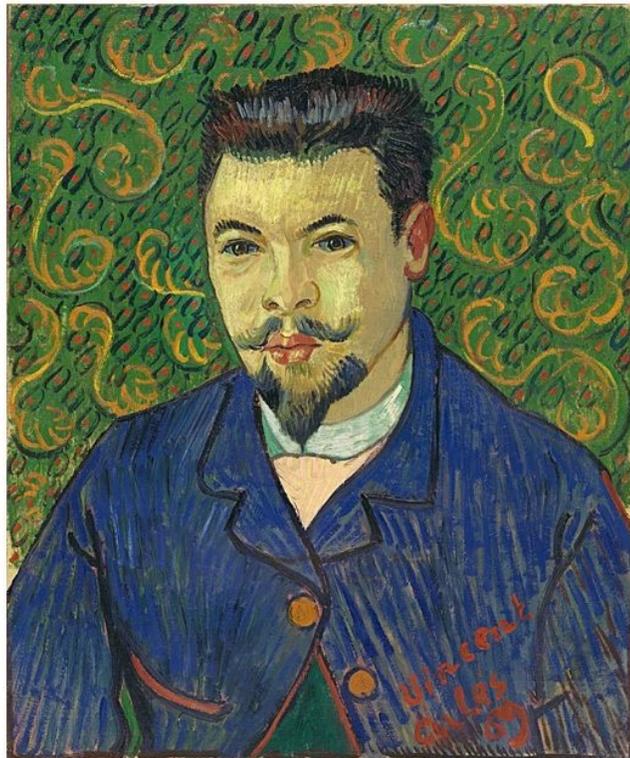
Les deux derniers mois à Auvers sont encore marqués par la crainte de perdre le soutien de Théo qui songe à laisser la maison Goupil et s'établir à son compte – Vincent est très conscient des implications financières de ce projet. Il tente de convaincre Théo à nouveau de venir vivre à la campagne dans l'intérêt du petit neveu, mais sans succès. Théo prend ses vacances en allant visiter sa famille sans passer par Auvers. Vincent peint de magnifiques étendues de blé où «... je ne me suis pas gêné pour chercher à exprimer de la tristesse, de la solitude extrême... ces toiles vous diront, ce que je ne sais dire en paroles, ce que je vois de sain et de fortifiant dans la campagne ». Les derniers événements menacent Vincent dans sa sécurité toujours fragile, et ces dernières toiles veulent exprimer à la fois la tristesse et la solitude qu'il ressent, mais aussi l'espoir de réunion avec Théo, Jo et le petit, dans la campagne saine et fortifiante.

Sa dernière lettre exprime son profond attachement à Théo et le sentiment que Théo est intimement lié à son œuvre : peut-on vraiment conclure, à la lire, comme beaucoup semblent l'avoir fait, que Vincent se soit senti abandonné de façon définitive par Théo, plus que toutes autres fois, au point de se suicider?

Le diagnostic des accès psychotiques

Tout au cours de ce texte, j'ai décrit les accès psychotiques de Vincent, vécus d'abord à Arles et ensuite à plusieurs reprises à Saint-Rémy. Il est évidemment impossible de terminer cette discussion sur les troubles d'attachement de Vincent sans parler des divers diagnostics posés sur lui depuis sa mort pour expliquer ses crises psychotiques. Naifeh et Smith ne discutent qu'une fois dans leur biographie du diagnostic de Vincent, au moment où, suite à l'épisode avec Gauguin, il se coupe l'oreille et se retrouve hospitalisé pendant la semaine suivante. L'interne Rey, celui qui s'occupe de lui durant cette hospitalisation et sera la figure médicale la plus présente au cours des semaines et mois suivants - Vincent en fera le portrait - Portrait du docteur Félix Rey -

Portrait du docteur
Félix Rey
(Arles, janvier 1889)



- pose alors le diagnostic d'« une sorte d'épilepsie ». Naifeh et Smith consacrent alors quelques pages à ce diagnostic, mais sans jamais parler des autres possibilités.

Gastaut (1956), neurologue français spécialisé dans le domaine de l'épilepsie, a écrit un long mémoire pour démontrer que les troubles de Vincent s'expliquent par le diagnostic d'« épilepsie psychomotrice ». Il explique ainsi les crises dont Vincent ne gardait aucun souvenir - en particulier lors de l'épisode avec Gauguin. Ce diagnostic expliquerait aussi les automatismes réactionnels à des hallucinations effrayantes. Les crises survenant lors de ses voyages de Saint-Rémy à Arles, où on le retrouve inconscient et ensuite amnésique, seraient aussi typiquement l'oeuvre de ces crises psychomotrices. Gastaut explique de la même façon les automatismes nocturnes rap-

portés par Gauguin, et en vient finalement à englober dans ce diagnostic tous les comportements, tels: « tempérament violent et coléreux », « hypersociabilité », qui ont rendu la vie de Vincent si complexe. Il pose finalement le diagnostic de lésion irritative temporo-para-temporale, due probablement à une naissance difficile.

Blumer (2002) reprend cette discussion et, tout en confirmant le diagnostic d'épilepsie temporelle, décrit un syndrome qu'il appelle « trouble dysphorique interictal » (interictal dysphoric disorder), qui expliquerait les symptômes vécus par Vincent entre les crises psychomotrices proprement dites: irritabilité, mélancolie et euphorie, angoisse, anergie et insomnie. Les hallucinations, idées paranoïdes et délires confusionnels, suivis d'amnésie, font aussi partie de ce syndrome.

Ces auteurs s'entendent pour penser que, parmi les facteurs qui provoquent ces crises psychomotrices, on retrouve en particulier les chocs émotionnels. Il est clair pour moi que cette dynamique d'attachement perturbé que j'analyse dans ce texte a été spécialement activée durant cette période cruciale de la vie de Vincent. La menace d'abandon de Gauguin et celle de perdre l'affection de Théo autour de son mariage et de la naissance du nouveau Vincent, ont été de puissants chocs émotionnels provoquant ces crises d'épilepsie psychomotrice, qui semblent ne jamais s'être produites auparavant.

Le diagnostic de schizophrénie a été suggéré par plusieurs, en particulier Jaspers (1922), sans qu'on ne retrouve chez Vincent les troubles de la pensée qui feraient conclure à ce diagnostic.

Selon Michel (2013), «...les connaissances scientifiques actuelles récusent sa 'folie' et permettent assurément d'imputer ses crises d'égarement, de convulsions, voire de violence, à deux causes essentielles: - son absinthisme, l'addiction à la fée verte, qui était en réalité une forme d'alcoolisme...- sa douloureuse mélancolie, véritable maladie...la maladie dite aujourd'hui 'bipolaire' » (13-14). Blumer (2002) insiste aussi beaucoup sur les accès dépressifs récurrents de Vincent, mais sans poser de diagnostic.

Les accès de mélancolie ont été fréquents durant la vie de Vincent, et il n'est pas surprenant que, dans le contexte actuel de priorité du DSM 5, on ait tendance à prioriser une étiologie organique pour les expliquer. Pourtant, on a bien vu que ses crises mélancoliques étaient toujours étroitement liées à des situations où il s'est senti incompetent et rejeté - après le congédiement chez Goupil conduisant éventuellement à la crise religieuse - ou à la perte d'une figure d'attachement - Sien en particulier - ou à la menace de perdre sa principale figure d'attachement, Théo.

En conclusion

La clinique des troubles précoces d'attachement nous présente des enfants retardés dans leur développement moteur, intellectuel et relationnel, et qui deviennent, avec le temps, très difficiles, souvent agressifs. Leur histoire nous apprend qu'ils ont été profondément négligés, ouvertement rejetés et souvent l'objet d'abus physique. Vincent n'entre pas dans cette catégorie. On l'a décrit

comme obstiné, indiscipliné, colérique durant les années préscolaires, mais son développement intellectuel n'a pas été touché – il a même passé beaucoup de temps à découvrir son environnement, à s'intéresser aux oiseaux, aux insectes et aux fleurs, mais de façon solitaire, de sorte qu'on l'a trouvé 'étrange'. À partir des témoignages de son entourage, même s'ils ont été donnés avec la plus grande circonspection, il est très probable que dans le milieu familial où il a grandi, il s'est régulièrement senti incompris, rejeté, incompetent et non-aimable, à l'origine d'un attachement insécure, et que la dépression chronique de sa mère, suite à la perte d'un premier enfant mort-né, ait été à l'origine de cette profonde insécurité.

Les accès de mélancolie dont il souffrira plus tard ont-ils débuté au cours de ces premières années? La correspondance nous apprend que c'est durant les années fortement marquées par la religion que ces accès sont devenus évidents et l'ont finalement conduit à exprimer ce sentiment d'avoir perdu la confiance de ses parents, d'être devenu un oiseau prisonnier qui ne peut voler de ses propres ailes. La longue lettre à Théo du fond du Borinage exprime cet intense sentiment d'avoir été « un espèce de personnage impossible et suspect, quelqu'un qui n'a pas la confiance...un espèce de fainéant » (133, juillet 1880)⁴³.

Le soutien de Théo commence à ce moment précis: Vincent peut se mettre à dessiner *Les Heures de la Journée* et *Le Semeur* d'après Millet. C'est aussi à partir de ce moment que l'on voit se mettre en place les caractéristiques d'un trouble sévère d'attachement: la relation avec Sien marquée du besoin d'être materné et de mater cette femme abandonnée; le retour à la maison dans une tentative de réconciliation avec ses parents conduisant à un nouveau rejet, les conflits avec le père et le « prendre soin de sa mère malade »; la relation à la fois idéalisée et ambivalente avec Théo à Paris; la relation idéalisée et conflictuelle avec Gauguin qui entraîne la menace d'être abandonné et l'agression sur lui-même; et finalement la menace de perdre la relation privilégiée avec Théo suite au mariage et à la naissance du petit neveu: ce mélange constant entre désespoir et espérance de retrouver l'affection toujours menacée, mais sans aucune agressivité. Vincent a pourtant réussi, malgré ces accès de mélancolie et après 27 ans où l'art prenait une très petite place dans sa vie, à devenir un grand génie créateur. Comment a-t-il réussi à se sortir graduellement de cet intérêt porté aux malheureux - images de lui-même - et des états morbides qui ont accompagné cette période de sa vie, et qui se sont poursuivis même durant ses années de grande création?

Théo a été le personnage qui a décidé de le soutenir financièrement durant cette étape cruciale, et est devenu pour Vincent la figure d'attachement qui a pu compenser les manques primordiaux. Même si son soutien a fréquemment été ambivalent et que l'admiration pour les oeuvres de Vincent ne s'est vraiment exprimée que dans les derniers mois, il n'a jamais abandonné son frère et cet attachement profond a finalement permis l'expression de son génie. On a ici le sentiment que les premières années vécues dans un rapprochement quotidien où c'était Vincent qui transmettait à Théo ses connaissances et son affection - il jouait le rôle parental de l'« insécure contrôlant » -

⁴³ C'est l'orthographe utilisée par Vincent. À Nuenen, il se compare à un « grand chien hirsute...bref, une sale bête » (346, décembre 1883)

ont conduit à un attachement réciproque. Cet attachement, enraciné au cours des premières années, s'est approfondi au cours de leur marche vers Rijswijk dont Vincent a si souvent parlé. Il est clair que Théo, malgré les conflits fréquents, les jérémiades de Vincent et ses menaces de tout abandonner, n'a jamais cessé de soutenir son frère.

Le concept de résilience a été développé pour décrire les capacités de certains individus de devenir créateurs malgré des épreuves qui les auraient normalement complètement ravagés. Cyrulnik (1999) a parlé de 'tuteurs de résilience' pour décrire toute personne qui peut redonner à un enfant traumatisé la sécurité intérieure perdue. Théo a joué ce rôle, il a été cette source d'affection qui est venue combler les déficiences premières de Vincent – ce frère aîné qui avait beaucoup joué avec lui et qui avait sans doute été une figure parentale pour lui. Il semble bien qu'il a été celui qui a rallumé les vestiges d'affection qui s'étaient emmagasinés chez Vincent à travers les moments particuliers, comme les fêtes de Noël auxquelles Vincent tenait tellement, où cette famille profondément religieuse se réunissait pour adorer Dieu et se transmettre leur affection. Il a été ainsi celui qui a permis à Vincent de donner naissance à cet enfant magnifique qu'est son oeuvre - le désir qu'il exprimait dans une de ses dernières lettres à sa mère: « ...écrire un livre ou faire un tableau, c'est comme avoir un enfant » (641a, milieu juin 1890).

Théo est décédé quelques mois à peine après Vincent, des suites d'une syphilis dont il souffrait depuis longtemps. Ils reposent tous les deux, côte à côte, au cimetière d'Auvers-sur-Oise - Pho-

tographie des tombes de Vincent et Théo au cimetière d'Auvers-sur-Oise -



Photographie des tombes de Vincent et Théo
au cimetière d'Auvers-sur-Oise

87

Illustrations : contenu réutilisé et copié sous CC BY-SA 3.0 (Public domain).

Bibliographie

- Bowlby, J. (1973). *Attachment and Loss: vol. 2. Separation: Anxiety and anger*. New York: Basic Books.
- Blackmore, E.R., Côté-Arsenault, D., Tang W., Glover V., Evans, J., Golding J., & O'Connor, T.G. (2011). Previous prenatal loss as a predictor of perinatal depression and anxiety. *The British Journal of Psychiatry*, 198, 373-378.
- Bretherton, I. (1985). Attachment theory. retrospect and prospect. In: I. Bretherton & E. Waters (Eds.), *Growing points of attachment theory and research. Monographs of the Society for Research in Child Development*, 50(1-2, serial no. 209), 3-35.
- Cain, AC & Cain, BS. (1964). On replacing a child. *Journal of he American Academy of Child Psychiatry*, 3, 443-456.
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris: Odile Jacob
- Greenberg, MT, Speltz, ML, DeKlyen, M. & Endriga, MC. (1991). Attachment security in preschoolers with and without externalizing problems. *Development and Psychopathology*, 3, 413-430.

- Greenberg, MT, Speltz, ML, & Deklyen, M. (1993). The role of attachment in the early development of disruptive behavior problems. *Development and Psychopathology*, 5, 191-213.
- Heller, S.S. & Zeanah C.H. (1999). Attachment disturbances in infants born subsequent to perinatal loss: A pilot study. *Infant Mental Health Journal*, 20(2), 188-199.
- Lubin, AJ. (1972). *Stranger on the earth. A Psychological Biography of Vincent van Gogh*. New York: Holt & Co.
- Moss, E., Cyr, C., & Dubois-Comtois, K. (2004). Attachment at early school age and developmental risk: examining family contexts and behavior problems of controlling-caregiving, controlling-punitive, and behaviorally disorganized children. *Developmental Psychology*, 40, 519-532.
- Murray, L. (1992). The impact of postnatal depression on infant development. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 33, 3, 543-561.
- Nagera, H. (1967). *Vincent van Gogh. A Psychological Study*. New York: International Universities Press.
- Naifeh S. & Smith GW. (2011). *Van Gogh. The Life*. New York: Random House. En français: *Van Gogh*. Flammarion, 2013.
- O'Connor T.G., Heron J., Glover V. & The Alspac Study Team. (2002). Antenatal anxiety predicts child behavioral/emotional problems independently of postnatal depression. *Journal American Academy Child adolescent Psychiatry*, 41 (12). 1470-1477.
- Stayton, D., & Ainsworth, MDS. (1973). Individual differences in infant responses to brief, everyday separations as related to other infant and maternal behaviors. *Developmental Psychology*, 9, 226-235.
- Van Gogh, Vincent. *Correspondance générale*. Gallimard, 1990.